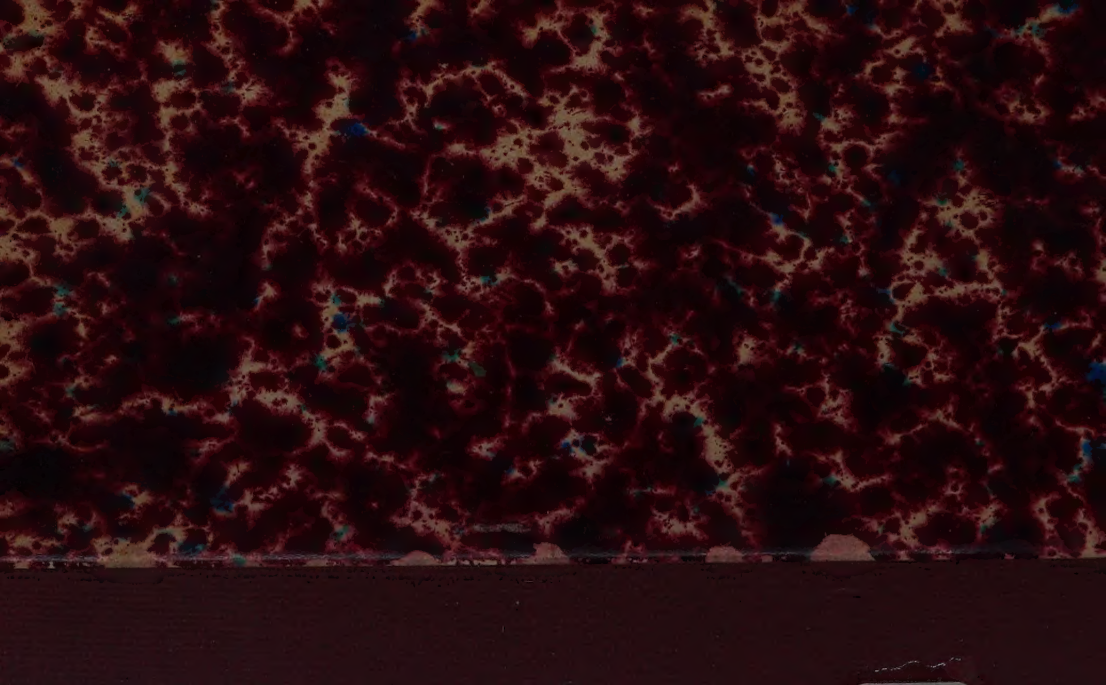
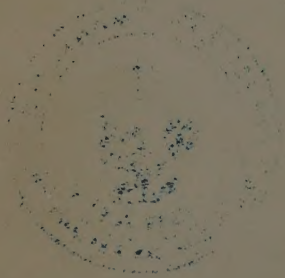


932.2
C726J



FRANCISCAN MONASTERY
LIBRARY
OLD MISSION, SANTA BARBARA, CAL.

Le Feu sacré

LE BIENHEUREUX

GIOVANNI COLOMBINI

DU MÊME AUTEUR :

Chez Gabriel Beauchesne :

Vita vera (Notre-Dame du Danemark).
Sainte Catherine de Sienne (sous presse).

Chez Perrin et Cie :

Le Néant et la Vie.
Le Livre de la Route.
Pélérinages franciscains.
Saint François d'Assise.

Chez E. Sansot :

Paraboles.

Chez Bloud et Gay.

La Cloche Roland.

Le Bienheureux Colombini en prière devant Saint Pierre
(Fresque dans le vieux Couvent des Jésuates, à Sienne,
par *Girolamo del Guasta.*)

Beauchesne. Édit. G. Deberque, Imp., Paris.

JOHANNES JÆRGENSEN

Le Feu sacré

Vie, miracles & mort du Bienheureux Giovanni Colombini de Sienne. Traduit du danois par Marie-Thérèse Fourcade, illustré par Andrée Carof.

Property of
CBF
Please return to
Graduate Theological
Union Library

Paris
Gabriel Beauchesne
Rue de Rennes, 117
1916

NOTICE

L'auteur ayant écrit ce petit livre à une époque, où — il le confesse humblement — la poésie lui importait plus que l'exactitude historique, il s'est permis certaines libertés en racontant la vie du Bienheureux Siennois. Le Feu sacré *date en effet de 1902. Aujourd'hui, treize ans après, il faut que j'avoue les fautes commises contre la vérité historique en vue d'un plus grand effet littéraire. Au fond, il n'y en a que deux. Les voici :*

1° La mission qui avait pour but de

convertir Boccaccio a été confiée par Dom Pietro Pietroni à un autre de ses disciples (Gioachino Ciani, v. A. SS. *Maj.* VII *p. 228 sq.) et non à Colombini. J'ai donc, dans le huitième chapitre de mon livre fondu en un seul ces deux saints personnages qui, d'ailleurs, étaient sûrement remplis du même esprit.*

2° *Je me suis servi dans la description de la mort du Bienheureux Giovanni, d'un trait appartenant à la Vie de Sainte Catherine : sur son lit de mort, attaquée par le démon, la grande Siennoise combattit contre le Mauvais Esprit « en s'exclamant au moins soixante fois :* Peccavi, Domine, miserere mei ! » (*Lettera di Barduccio Caniigiani éd. Gigli.* Opere di S. Cat. *vol.* I, *p. 484). J'ai voulu réunir, dans le tableau de la mort de Colombini, tous les traits caractéristiques de la mort d'un Saint, et j'ai ajouté ce que ne me donnaient pas les sources. La*

valeur poétique s'en trouve augmentée, la valeur historique n'en est que légèrement endommagée.

Et maintenant que j'ai fait ma coulpe, j'espère en l'absolution et l'indulgence plénière du lecteur et, surtout, du lecteur historien. C'est aussi pour celui-ci que j'ajoute la petite bibliographie que voici :

Sources de la vie du B. Giovanni Colombini

1. — *La première Vie du pénitent Siennois fut écrite par son contemporain Cristofano di Gano Guidini, plus tard disciple de sainte Catherine et mort en 1410. Malheureusement cet ouvrage, qui selon Moreni (Bibl. Toscana) s'intitulait* Commentarium de conversione et moribus B. Joannis Colombini, *est entièrement perdue.*

II. — *Le second biographe de Colombini fut le Jésuate Giovanni Tavelli, né à Tossignano (Imola) en 1386 et mort évêque de Ferrara le 24 juillet 1446. Son ouvrage, composé en latin, s'appelle* Vita et regula B. Joannis de Colombini.

L'édition en fut faite sur un manuscrit siennois du XV^e siècle, par Mansi dans les Miscellanea *de Baluze.*

III. — *Appuyé sur ces deux biographies, l'écrivain florentin Feo Belcari compila en 1425 sa vie de Colombini et des premiers Jésuates, œuvre de haute valeur littéraire dont Camerini a dit : « Dopo i Fioretti... non v'ha, tra gli ascetici, libro piu soavemente scritto. »* (Profili letterari, *Firenze, 1870, p. 221.*) *Ce livre, dans l'édition de Gigli, (Roma, 1843), et dans celle de Dragondelli, (Roma, 1659), a été ma source principale.*

IV. — *Enfin, j'ai largement utilisé les lettres du Bienheureux, publiées par Adolfo Bartoli.* (Le Lettere del b. Giovanni Colombini de Siena, *Lucca, 1856.*) *Malheureusement cette édition est entièrement épuisée. Ne trouverait-on pas en Italie un jeune éditeur qui voudrait en faire la réimpression ?*

G. Pardi a publié une étude consciencieuse sur la personnalité littéraire de Colombini : Della Vita e degli scritti di Giovanni Colombini (*Siena, 1895.*) *Je me suis en outre servi de Guisepve Bonafede :* Il Colombino di Giêsu. (*Lucca, 1714*), *de Rossi :* Triumphus divinæ gratiæ (*Roma, 1648*), *de la Vie du B. Pietro Pietroni écrite par Colombini lui-même et publiée par les Bollandistes* (*A. SS. Maj. VII*), *enfin du beau livre de Madame la Comtesse de Rambuteau :* Le B. Colombini (*Paris, 1893*). *Dans son ouvrage* Mistici senesi, (*Siena, 1913*)

Monsieur Piero Misciatelli consacre un long chapitre (pp. 95-130) à Colombini.

L'art siennois s'est beaucoup occupé du fondateur de l'ordre des Jésuates. On le représente volontiers avec saint Jérôme (patron des pénitents) et saint Pierre (à cause de la dévotion du Bienheureux envers le Saint Siège.) Presque toujours il est représenté sous les traits d'un homme assez robuste, avec une barbe pleine, en sorte que l'on est tenté de croire à une vraie ressemblance. Le frontispice du présent volume est la copie d'une fresque de Girolamo del Guasta qui se trouve dans le cloître de l'ancien couvent des Jésuates, actuellement transformé en hôpital et confié aux Sœurs de Saint Vincent de Paul.

Sienne, veille de la Toussaint.

1915

J. I.

LE BIENHEUREUX
GIOVANNI COLOMBINI

CHAPITRE 1er

C'était dans la République de Sienne, un jour de juillet de l'année 1355.

Un chaud soleil brillait sur la grande place de l'Hôtel de Ville, qui, à l'heure de midi, était vide et brûlante comme un désert, tandis que l'un des conseillers de la ville, le riche marchand Ser Giovanni Colombini, se rendait de son magasin à sa demeure, qui s'élevait au milieu de la via di Citta. Ser Giovanni passa devant la fon-

taine Gaja ; l'eau fraîche ruisselait dans la vasque de marbre, et ce bruit retint pendant un instant l'attention du vieux marchand ; tout en continuant sa route il jeta un coup d'œil sur la belle fontaine qui lui rappelait ses années de jeunesse ; le marbre, alors blanc et neuf, commençait maintenant à jaunir...

Arrivé devant sa porte, Ser Giovanni l'ouvrit avec la grande clé artistiquement forgée qu'il portait au bout d'une chaîne suspendue à sa ceinture. Une délicieuse fraîcheur lui arriva du vestibule sombre, et, heureux d'échapper enfin à la chaleur accablante du soleil, il chercha en tâtonnant les premières marches de l'escalier qui conduisait à son logis. A l'entrée de Ser Giovanni dans la salle, sa femme se leva précipitamment en posant le livre qu'elle avait à la main sur le large appui de la fenêtre. C'était une femme encore belle : une abondante

chevelure brune encadrait ses joues fraîches, et un joyeux sourire, semblable à celui d'un enfant qui s'élance à la rencontre de sa mère, illuminait ses traits un peu durs. C'est avec un sourire qu'elle s'avança vers son mari en tendant les lèvres pour l'embrasser.

« Ne te fâche pas *Giovanni mio*, dit-elle, je ne savais pas qu'il fût si tard, et le repas n'est pas prêt. Je vais me hâter à présent et avant peu tout sera rentré dans l'ordre. »

A vrai dire Ser Colombini n'était pas de mauvaise humeur en rentrant, mais voici qu'il se sentait le droit de perdre patience. Il s'était figuré trouver une table dressée dans la salle fraîche avec un macaroni fumant et un *fiasco* plein de sombre Chianti. Il s'attendait à être plaint pour avoir dû sortir sous le brûlant soleil, et s'était réjoui à la pensée de se lamenter de la grande chaleur et

de sécher la sueur de son visage, en provoquant pour la circonstance la tendre sollicitude de sa femme.

Quelle déception! Pas de table dressée, nul mets fumant, aucune pitié, pas la moindre compassion.

Peu à peu il commença à exposer ses griefs ..... Puisqu'ils n'avaient pas d'enfants, le Seigneur les ayant appelés à Lui quand ils étaient encore tout petits, sa femme pouvait bien facilement s'occuper un peu de lui! Il avait eu cinquante ans l'hiver passé, et se trouvait encore dans l'obligation de travailler, tandis qu'elle restait les bras croisés à la maison, sans avoir une pensée pour son mari. De telle sorte qu'il pouvait en vérité se demander s'il était marié et s'il avait réellement une femme.....

Ainsi se plaignait Giovanni courroucé, et plus il parlait, plus sa colère

était grande. Elle lui montait à la tête comme le vin nouveau, et finalement il en vint à déclarer qu'il préférait retourner à ses affaires, n'ayant pas de temps à perdre. Avant toute autre chose il devait travailler, car on n'est bon à rien quand on lit des romans tout le long du jour !.... Et en prononçant ces derniers mots Ser Colombini lançait un regard venimeux sur le livre posé dans l'embrasure de la fenêtre.

— « Cher Giovanni, expliqua sa femme surprise et attristée, tu te trompes en pensant que je lis des romans et que je vis dans l'oisiveté ..... J'ai été occupée toute la matinée : je suis allée avec les servantes à la fontaine Gaja rincer le linge que nous avons lavé hier, et nous l'avons ensuite suspendu sur la terrasse. Nous venions à peine de terminer cette besogne lorsque je me suis assise un instant pour lire la légende

des Saints, et pendant ma lecture le temps a fui..... Mais ne te mets pas en colère contre ta *Biagia*, prends le livre et lis un peu en attendant que tout soit prêt, tu verras que le temps passera sans que tu t'en aperçoives. » Ces douces paroles de Biagia excitèrent encore la colère sauvage de Colombini. — « Romans ou légendes sont tout un pour moi, s'écria-t-il, nous devons abandonner cela aux *Fraticelli*. Pour un marchand, pour un Siennois, le temps appartient au commerce. Si nous n'y prenons garde, les affaires nous échapperont et s'en iront aux puissantes villes des Flandres: Douai, Lille, Gand et Bruges. Leurs comtes sont rois à Constantinople, les femmes de leurs marchands sont aussi richement habillées que la reine de France; ils ont des relations avec le monde entier, depuis la Terre-Sainte jusqu'aux îles des mers

lointaines où d'innombrables troupeaux de moutons blancs paissent dans de vertes plaines. Depuis des siècles, nous autres Siennois avons la renommée d'être plus fins et plus habiles que les autres hommes, tandis que les Flamands sont connus pour leur lourdeur et leur vulgarité. Quelle honte ce serait pour Sienne, si nous leur permettions de nous surpasser dans le zèle pour les affaires. J'ai déjà étendu mon commerce au delà des montagnes jusqu'à Pérouse. Je veux aussi vendre à Arezzo, à Pise, à Viterbe, peut-être même à Florence, et plus loin encore, à Bologne, Milan, Vérone, Padoue, et, par delà les Alpes, en Allemagne et en Bourgogne. » — « Giovanni, reprit sérieusement Biagia, je ne suis qu'une femme et tes pensées volent trop haut pour que je puisse les suivre; mais pourquoi ne pas te contenter de ce que nous possédons actuellement?

Notre maison est une des plus belles de la ville, et, Dieu soit loué, nous avons réussi dans toutes nos entreprises. Ton habit est du meilleur drap vert et je porte à tous les jours une robe de soie.... jouissons donc en paix des biens que Dieu nous a accordés. Tu ne prends aucun repos, je te vois à peine un moment durant toute la journée ; souvent tu t'absentes pour de longs et fatigants voyages ; et tout ce labeur te rend si ombrageux et si désagréable que nos richesses ne nous procurent aucune joie. Ecoute la prière de ta femme, *Giovanni mio*, et songe que la pauvreté et la paix valent mieux que la fortune avec beaucoup de soucis.»

En finissant ces mots, Biagia saisit la main de son mari qu'elle serra entre les siennes, et leva anxieusement les yeux vers lui, mais le visage de Giovanni restait dur et glacé. Le cœur de Biagia

se refroidit aussi alors, son regard rayonnant de tendresse se voila d'indifférence, elle laissa retomber la main qu'elle avait si vivement saisie, et, se tournant du côté de la fenêtre, elle dit sèchement : « Voici le livre, assieds-toi et lis, je ferai de mon mieux pour te contenter. » Ce calme exaspéra son mari qui, d'un bond, se trouva à la fenêtre, saisit le pauvre petit livre relié en parchemin, et le lança violemment sur le plancher en s'écriant : « Voilà tes misérables légendes, je ne veux plus les avoir sous les yeux ! »

Biagia disparut sans rien dire et Giovanni demeura seul. Il n'avait plus personne sur qui épancher son courroux comme il aurait eu plaisir à le faire; d'autre part, il avait honte de sa violence et, partagé entre ces deux sentiments, il s'irritait de plus en plus. Il était fâché contre Biagia, contre lui-même,

contre le monde entier. Il se rendait bien compte que, puisque c'était *lui* qui avait suscité la querelle, c'était à *lui* de ramener la paix..... mais il se raidissait dans son orgueil, et cherchait un motif de se justifier pleinement en se prouvant que sa femme avait tort.

Sans s'en apercevoir il s'était approché de la fenêtre..... le livre gisait là entr'ouvert; quel dommage que la reliure fût déchirée, c'était vraiment un beau missel avec des miniatures en or, carmin et azur.

Quoique sachant bien qu'il était seul, Colombini jeta un regard autour de lui, car il eût été très confus d'être vu de quelqu'un en ce moment; mais non, il était vraiment seul.

Alors il avança de quelques pas, puis se baissant vers le volume, il le ramassa. En vérité, c'était un beau livre ! Sa femme avait dû le payer cher: un frère

mendiant, de passage, l'avait sans doute priée de l'acheter. D'ailleurs, les images n'étaient pas vilaines, et il valait bien son prix par l'or employé dans les enluminures.

Ser Colombini s'assit pour admirer le livre à son aise, et, lorsque Biagia en se hâtant apporta le repas, elle trouva son mari si absorbé dans sa lecture, qu'il n'entendit pas la porte s'ouvrir et qu'elle dût aller jusqu'à lui : « Giovanni, dit-elle, viens dîner. » Alors il leva les yeux.

— « Biagia, répondit-il doucement, à présent c'est moi qui te prie d'avoir de la patience, je dînerai tout à l'heure, car je n'en ai pas le temps, en ce moment. »

Et Biagia sortit sans prononcer une parole.

CHAPITRE II

Ser Giovanni lut la légende sur laquelle son regard était tombé et qui avait d'abord attiré son attention : « *L'Histoire de Marie l'Égyptienne*, appelée la pécheresse, ainsi qu'elle s'était elle-même nommée à l'abbé Zozimas.

« O frère, racontait Marie l'Egyptienne, apprends que je suis née en Egypte, et que dans ma douzième année je vins à Alexandrie où pendant seize ans je menai une vie honteuse, me vendant à chacun de ceux qui me convoi-

taient; mais un jour des gens de ce pays s'embarquèrent pour Jérusalem afin d'aller vénérer la Sainte Croix; et je priai les hommes de l'équipage de me laisser partir avec eux. Ils me demandèrent si j'avais de quoi payer la traversée, ce à quoi je leur répondis que je n'avais pas d'argent, mais que je m'offrais moi-même en paiement : et le marché fut ainsi conclu.

« Lorsque j'arrivai à Jérusalem, à la place même où la croix sainte s'était dressée, d'invisibles mains me rejetèrent en arrière, m'empêchant de pénétrer dans l'église. Vingt fois je me rapprochai de la porte, vingt fois je fus repoussée tandis que les autres pèlerins entraient sans difficultés. Plus tard, quand je me retrouvai seule, assise dans le silence, je compris que mes nombreux péchés étaient la cause de ce prodige; et je commençai à me frapper la poitrine en sou-

pirant du fond de mon cœur ! Tout ce qui jusqu'alors m'avait été douceur et joie devenait à présent vide et amertume pour moi.

« Et tout en pleurant, je levai les yeux, et je vis ! . . . Au mur de l'auberge était suspendue une image de la Très Sainte Vierge : « O Marie, Mère très pure, Vierge immaculée, suppliai-je avec larmes, jette un regard vers moi qui ne suis ni vierge, ni mère; obtiens-moi de ton fils miséricordieux le pardon de mes fautes ; je jure alors, moyennant ton aide propice, d'abandonner le monde pour me livrer à la pénitence jusqu'à la fin de ma vie. » Et après que j'eus prié en mettant toute ma confiance dans la Très Puissante Mère de Dieu, je franchis sans obstacle le seuil de l'église, et me laissai tomber à genoux au pied de la croix. »

Une seule ligne des Épîtres de saint

Paul décida de la vie de saint Augustin. Un seul regard jeté dans le livre d'Athanase sur Antoine l'Ermite avait suffi pour convertir les deux Romains altiers dont parle le rhéteur Pontitianus, et c'est ainsi que la lecture de l'histoire de Marie l'Egyptienne fit tomber les écailles des yeux du marchand Siennois Giovanni Colombini.

Il ne sentait plus sa faim corporelle, mais combien son cœur lui semblait vide ! Quelle soif de justice torturait son être !

« O Dieu, répétait-il en lui-même, cette Marie était une pécheresse publique, et, non seulement tu lui as pardonné tous ses péchés, mais tu lui as encore accordé une longue vie de pénitence et de prière. Moi aussi je suis un pécheur, j'ai adoré le veau d'or et le monde, de même que cette Egyptienne avait servi la chair et le

diable. J'ai été un maître dur pour mes ouvriers; j'ai surfait mes prix de vente à mon avantage; j'ai refusé l'asile aux pauvres; dans les mauvaises années, j'ai laissé à mes paysans le blé de rebut comme semence, exigeant pour moi la même mesure de bon et pur froment! O Seigneur! je ne mérite pas que tu t'occupes de moi, et cependant j'implore la grâce de devenir ton serviteur! Mon Dieu! j'ose à peine t'offrir mon vieux cœur endurci; mais, si tu daignes l'agréer, je ne désire rien tant que te le donner! O Jésus! aie pitié de moi. »

Ainsi pria Ser Colombini.

Oui, jusqu'à ce jour, jusqu'à cette heure, il avait joui avec passion des biens de ce monde, et avait été enflammé de toutes les convoitises terrestres. Mais une étincelle de ce Feu Sacré, qui est la Vie éternelle de Dieu, était tombée

dans son âme, et l'étincelle devint tison, braise, flamme !....

L'âme de Giovanni était toute embrasée et il désirait passionnément être totalement consumé par cette bienheureuse ardeur. C'était le feu de l'amour qui détruit tout ce qui est terrestre ; ses langues d'or pénétraient toutes les obscurités et toutes les froideurs du cœur du vieux marchand, jouant, serpentant parmi les détours de la sombre et humide demeure où sa vie s'était abritée jusqu'à présent, et s'acharnant avec une allégresse triomphante sur son toit croûlant.

Le jour passa, le soir vint, puis la nuit : Giovanni continuait à prier, à s'offrir lui-même, et en ressentait une joie infinie, une paix profonde, une félicité débordante ; son cœur battait violemment, ses yeux étaient aveuglés par

les larmes, et à chaque instant il joignait les mains.

Il comprenait clairement que par un seul acte de sa volonté il aurait pu empêcher ce divin incendie de le dévorer davantage.

Il lui semblait à chaque instant que les flammes attendaient sa permission pour pénétrer plus avant, à mesure qu'elles attaquaient une nouvelle face de son vieux moi .... Mais toujours il acquiesçait, car il ne voulait rien garder de lui-même, il désirait appartenir tout entier à Dieu, et accomplir sa volonté en toutes choses. Et, à chaque nouvelle sollicitation, le cœur de Giovanni se fondait en une plus grande joie, jusqu'à presque se briser et mourir, jusqu'à ce qu'il fût accablé de douceur, broyé et anéanti dans la félicité, englouti à jamais dans l'océan insondable du divin bonheur éternel.

CHAPITRE III

A dater de ce jour les habitants de Sienne virent le riche marchand, le conseiller, Ser Giovanni Colombini, errer par les rues de la ville, vêtu comme un mendiant. Il avait remplacé son habit de drap vert par une simple tunique grise et allait nu-tête. On le voyait à présent arriver lentement à la Piazza del Campo, monté sur un vieil âne et étancher la soif de sa monture pelée à la fontaine Gaja, lui qui naguère avait si souvent provoqué l'admiration étonnée de ses concitoyens,

lorsqu'il s'élançait, avec des amis, sur de grands coursiers vers sa maison de campagne de San Giovanni d'Asso. « Il est devenu fou », disait-on, et les gens sages auguraient mal de cette conduite. « Un matto ne fa cento » « où il y a un fou, il y en aura cent », prédisaient-ils et ils avaient tout à fait raison, car il s'écoula peu de temps avant que le bruit courût dans Sienne, que Francesco Vincenti, le meilleur et le plus ancien ami de Colombini, était atteint de la même folie ; et non seulement ils renoncèrent à leur titre de notables mais se démirent encore de leurs fonctions de conseillers, pour se louer au président du conseil comme domestiques, comme « donzelli ». Deux mois durant, on les vit en activité du haut en bas de l'hôtel-de-ville, balayant les escaliers, portant du bois, de l'eau, lavant la vaisselle dans

la cuisine, tournant la broche pour préparer le repas du président.

Parfois, les anciennes relations des deux amis venaient les voir pour essayer de les ramener à la raison, en leur représentant l'inconvenance de leur conduite et ils leur citaient le vieux proverbe : « Celui qui monte plus haut qu'il ne doit tombe plus bas qu'il ne veut. »

— « Vous pensez que je suis fou! leur objecta Colombini, alors que *moi* je dis que *vous* êtes des insensés, puisque, en dépit de vos sages proverbes, et de votre prudence, vous ne réussirez jamais à atteindre la véritable union avec notre divin Sauveur, et cependant il est bien facile de le trouver, cela demande très peu d'efforts puisqu'il n'exige pas autre que ceci : à savoir, que l'on renonce joyeusement et avec empressement à toutes

les considérations terrestres, ainsi qu'à toutes les gloires et à tous les honneurs du monde. Ah ! quel préjudice pour les âmes dans nos misérables désirs d'être comptés pour quelque chose, d'attirer l'attention, d'être salués dans la rue, d'occuper la meilleure place à table !..... Etre un imbécile et un fou aux yeux du monde, voilà en quoi consiste la vraie sagesse. Que le Christ béni vous enivre de sa divine folie, je ne vois rien de meilleur à vous souhaiter. Car, en vérité, plus l'homme se tient éloigné des vanités humaines, plus il s'approche de Jésus. C'est pourquoi il n'y a pas, pour un homme qui aime Dieu, de plus grande cause de reconnaissance que d'être calomnié par les méchants.

« L'homme doit courir vers l'humiliation comme vers son meilleur ami, l'étreindre et lui baiser les mains, puis-

qu'elle l'aide à combattre l'ennemi redoutable qu'est son cœur orgueilleux qui recherche les honneurs terrestres et les louanges des hommes. »

Biagia constatait, avec une joyeuse surprise, la transformation qui s'était opérée en son mari : de tiède qu'il avait été dans la foi il était devenu fervent; de froid et égoïste, il était devenu doux et sacrifié ; de l'amour de ses aises, il avait passé à l'oubli de lui-même. Lui, si dur autrefois envers les pauvres, se montrait prodigue dans ses aumônes et ramenait chaque jour des mendiants chez lui, afin de les laver, de les nourrir et de les habiller. Jamais il ne dormit mieux dans son lit que sur les dures planches qui étaient devenues sa couche habituelle et lui encore, qui auparavant se blottissait près du poêle dès qu'il commençait à geler, donnait maintenant

aux pauvres ses pelisses, ses gants fourrés et ne se plaçait plus jamais près du feu, même quand ses mains étaient bleuies par le froid.....

Quoique Colombini eût déjà plus de cinquante ans, sa femme et lui n'avaient pas renoncé à l'espoir d'une postérité. Mais un soir, assis auprès de Biagia qu'il avait été rejoindre dans sa chambre, Giovanni se décida enfin à cette confidence : « *Biagia mia*, amour de ma jeunesse, lui dit-il tendrement, Dieu, dans sa miséricorde, s'est penché vers mon âme et l'a embrasée d'un tel amour que je ne vis plus pour moi à présent, mais pour le Christ-Jésus. Il me demande d'abandonner toutes choses et je ne puis pas lui résister. Je te prie donc de me rendre la liberté et le droit de disposer de moi-même que je t'avais donné dans le sacrement de mariage.

Alors, tu ne seras plus ma femme mais ma sœur, et je ne serai plus ton mari mais ton frère ! Nous ne serons plus deux dans une même chair, mais unis dans le cœur de Dieu nous ne formerons plus qu'une seule âme. Si tu y consens, nous ne chercherons le repos que dans le côté ouvert du Sauveur Jésus et nous ne nous rencontrerons que dans la sainte blessure de son cœur. Devant la face de Dieu, nous vivrons comme les anges du ciel qui ne se donnent pas en mariage et notre héritage sera le Christ Bien-Aimé qui nous fait cohéritiers du royaume céleste de son Père. »

Ainsi parla Giovanni, et le Saint-Esprit émut le cœur de Biagia : ses yeux se remplirent de larmes tandis qu'elle répondait : « Qu'il en soit selon ton désir. »

Alors, tous deux se jetèrent à genoux pour remercier le Seigneur de ce qu'ayant brisé leurs chaînes, il les conduisait à la liberté des enfants de Dieu qui s'aiment, non plus dans la chair, mais en esprit.

CHAPITRE IV

Un matin de bonne heure, Giovanni et son ami Francesco se rendirent à la cathédrale pour prier.

Sept ans avaient passé depuis qu'ils avaient renoncé au monde et trouvé Dieu. Et, tout le long de ces sept années, les deux amis s'étaient uniquement consacrés à la prière et à l'exercice de la charité, se rendant chaque jour de l'église à l'hôpital, du chevet des malades à la demeure des pauvres.

Il y avait ce matin-là devant le portail ouvert de la cathédrale une foule

inusitée de mendiants, qui se chauffaient au soleil après la froide nuit qu'ils avaient passée à l'abri des portails aux colonnes de marbre incrusté, et, suivant leur habitude, les deux marchands s'arrêtèrent pour distribuer leurs aumônes aux pauvres qui les entourèrent immédiatement. Un seul resta à sa place étendu au soleil entre les piliers: il n'avait plus de nez et avait un trou purulent dans la joue : c'était un lépreux déguenillé, couvert de plaies et d'ulcères, qui regardait fixement les autres.

— « Vois-tu, Francesco, interrogea Giovanni, ce misérable qui est là? Ne t'apparaît-il pas comme l'image vivante de notre Sauveur, dont le prophète a dit que « depuis le sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds, il n'a pas une place saine » ; et ne penses-tu pas comme moi que nous pourrions le ramener à la maison et le soigner, pour qu'il

guérisse? » Et quelques instants après, avec l'approbation de son ami, il se mit en chemin portant le mendiant sur son dos.

Les mains du malade enlaçaient son cou et, tandis qu'il marchait, il s'aperçut que ses doigts n'étaient plus que des tronçons ; son cœur s'émut de pitié dans sa poitrine, il déposa un long baiser sur les mains à moitié dévorées du pauvre, et appuya tendrement sa joue contre ses plaies.

Tremblant de fatigue, mais rayonnant de bonheur, Colombini atteignit sa demeure et fit irruption dans la salle où se tenait sa femme. — « Regarde ce que je t'apporte là, s'écria-t-il joyeusement, en déposant avec précaution le malade sur un banc recouvert de coussins. » Mais Biagia s'avança vers lui, le visage sombre. — « Que tu sens mauvais ! s'écria-t-elle, et comme celui-

ci empeste ! Vous infectez toute la maison. Il me semble, Giovanni, que j'ai le droit d'en avoir assez. Tu es le maître et peux assurément agir à ta guise, mais, si cet homme doit rester ici, moi je m'en irai ; choisis. »

— « Ma chère amie, observa doucement Giovanni, souvenons-nous des nombreux péchés que nous avons commis dans notre vie passée et réjouissons-nous de ce que nous pouvons les expier, en témoignant un peu d'amour aux pauvres et aux malades ; ce misérable n'est certes pas beau, mais je te l'apporte pour te rappeler la parole du saint Evangile : « Celui qui prend soin d'un de mes pauvres prend soin de moi-même. » Tu m'as d'ailleurs enseigné autrefois le devoir de la charité !

— « C'est vrai, Giovanni, mais je n'ai jamais désiré que tu en arrives à

de telles exagérations. J'ai vu avec joie que tu grandissais dans la crainte de Dieu, que tu devenais beaucoup plus patient, plus compatissant et meilleur en toutes choses ; mais, à présent, tu es sur le point de nous déconsidérer par tes excentricités. Je ne suis plus ta femme ; nous menons une vie lamentable, et je m'ennuie seule à la maison, et n'ai nulle envie de m'habiller ou de préparer les repas, n'ayant personne ici pour qui faire toilette, ni pour qui faire la cuisine. Je ne m'étais guère imaginé qu'il en serait ainsi car je priais pour demander la pluie et non pas pour qu'il en résultât un déluge.

— « *Biagia mia*, reprit Colombini, notre vie sur la terre est courte, et il faut employer chaque jour, chaque heure, à nous amasser des mérites pour le ciel ; et d'ailleurs, nous goûtons dès ici-bas le bonheur que procurent ces

célestes trésors, car ils remplissent l'âme d'une joie qui surpasse tous les plaisirs terrestres. Oui, je sens que, si je possédais mille fois le royaume du monde et que si j'étais à même de goûter toutes les puissances humaines, je les abandonnerais volontiers pour trouver le Christ béni, mon espérance et ma joie....

— « Tout cela peut être parfait, répliqua sèchement Biagia; ainsi que je te l'ai dit, tu es libre, mais, si ma maison devient un hôpital de lépreux, je la quitterai. » Et elle sortit aussitôt. Giovanni descendit alors à la cuisine avec son ami Francesco prendre de l'eau pour préparer un bain auquel il mêla quelques herbes odorantes puis y plongea le malade dont il se mit en devoir de nettoyer lui-même les plaies, et, tandis qu'il le faisait, Dieu remplit son cœur d'une douceur et

d'une joie telles qu'il se sentit brûler du désir de mériter cette magnifique récompense que ne comportait pas, à son avis, un acte de valeur aussi minime. Sur quoi saisissant un gobelet il le remplit de l'eau du bain où nageaient des peaux mortes, et le but d'un trait.... puis comme un fragment s'était collé à son palais, il le détacha avec sa langue et l'avala.....

Après le bain, le lépreux se sentit mieux et bien plus à l'aise qu'il ne l'avait été depuis des années. Giovanni le porta jusqu'à la chambre de sa femme et le déposa sur son lit, lui-même ne possédant plus depuis longtemps une couche aussi confortable.

En dépit de ses affirmations, Biagia n'avait pas encore quitté la maison, et, Colombini la voyant assise dans la salle, lui recommanda en sortant de surveiller le malade. — « Oui,

en vérité ! » fut la réponse hautaine qu'il reçut, et l'épouse, blessée, se trouva de nouveau seule.

Dans cette solitude sa colère tomba, et une voix douce commença à se faire entendre dans son cœur.....

Comme elle s'était montrée dure envers le pauvre malheureux !

Qu'est-que Dieu devait penser d'elle, Lui, qui a dit : « Bienheureux les miséricordieux car il leur sera fait miséricorde ? » — Du reste, Giovanni avait raison : elle-même, jadis, avait contribué à le porter au bien ; pour quel motif tâchait-elle à présent de le maintenir au dedans des limites qu'elle trouvait convenables ? Avait-elle uniquement souhaité sa conversion pour qu'il devint un meilleur époux ? Avait-elle prié égoïstement, songeant davantage à sa propre satisfaction qu'à l'honneur de Dieu ? Elle eut honte

de sa conduite, et, soudainement résolue, se dirigea vers la chambre où reposait le mendiant qu'elle voulait soigner sans tarder.....

Une demi-heure plus tard, lorsque Giovanni et Francesco rentrèrent de l'église, ils trouvèrent Biagia agenouillée devant la porte de sa chambre, et, quand elle se redressa pour venir à leur rencontre, ils virent qu'elle avait pleuré.

— « Pour l'amour de Dieu, s'exclama Giovanni, dis-moi ce qui s'est passé ! Est-il arrivé quelque chose au malade ? » — « Je n'ai pas osé entrer, répondit Biagia ; après ton départ, me repentant de ma colère et de ma dureté, j'ai voulu m'occuper de ton protégé, mais, quand j'arrivai ici, je fus frappée par la délicieuse odeur qui s'chappait de l'intérieur de la chambre. C'était un parfum suave

et enivrant, comme si elle avait été remplie d'une quantité infinie de fleurs ! ..... et mon émotion fut si forte que, tombant à genoux, je me mis à pleurer. » Un frisson secoua les deux amis, qui pressentaient un miracle. Ils se regardaient l'un l'autre, puis se décidèrent enfin à ouvrir la porte..... La pièce était vide et le parfum dont Biagia avait parlé les saisit à leur tour: un parfum de lis, de roses et de violettes tout ensemble.

Sur le lit, les linges qui enveloppaient le corps de l'infirme se trouvaient soigneusement pliés comme le linceul et les bandelettes dans le tombeau du Sauveur.

Les yeux pleins de larmes, Giovanni supplia sa femme et son ami de ne révéler à personne avant sa mort quel était *Celui* qu'il avait abrité sous son toit.

Alors Biagia s'inclina devant son

mari : « *Giovanni mio*, s'écria-t-elle avec feu, je ne veux plus regimber contre l'aiguillon; fais de toi, de moi, de notre maison, de notre fortune ce que Dieu t'inspire. A l'avenir, je t'obéirai en toutes choses !.... »

Cette même nuit, tandis que Giovanni priait, ravi d'amour pour le Christ, le lépreux apparut. Tout son corps rayonnait comme l'argent pur et ses plaies étincelaient comme des pierres précieuses.

« Giovanni, mon bien aimé, lui dit-il, tu m'as reçu dans ta maison, tu m'as soigné, tu m'as donné à manger et à boire; en vérité, en vérité je te le promets, parce que tu n'as pas eu honte de moi sur la terre, je n'aurai pas honte de toi devant la Face de mon Père, quand je viendrai sur le trône de ma gloire pour juger par le Feu les vivants et les morts. »

CHAPITRE V

Sous le brûlant soleil de midi, Giovanni et son ami Francesco cheminaient le long d'une des routes qui sortent de Sienne. De temps à autre ils s'arrêtaient pour regarder derrière eux ; enfin Giovanni déclara : « Nous ne voyons plus les tours de Sienne. » Ce à quoi Francesco acquiesça : « Non, nous ne les voyons plus. »

Et ils continuèrent à avancer sur la grand'route poussiéreuse, entre les collines basses où le léger feuillage d'oliviers projetait des ombres sur la

terre brune des champs ensemencés.

Çà et là, les voyageurs apercevaient des cours de ferme, entourées de grandes meules de paille d'or, et souvent ils dépassaient des croix de bois dressées aux carrefours des chemins ainsi que de petites chapelles, où, d'une niche blanchie à la chaux, une madone les regardait de ses yeux étroits et allongés.

Quand c'était une croix que rencontraient les deux amis, ils s'agenouillaient pour dire un Pater; mais quand c'était une petite chapelle, ils récitaient un Ave Maria.

Et lorsqu'ils croisaient quelqu'un sur la route, ils le saluaient en disant : « Vive Jésus ! » ou bien : « Loué soit Jésus Christ ! » ou encore : « Loué soit le saint Nom de Jésus ! »

« O Francesco, s'écria Giovanni, après une de ces rencontres, rien ne m'est plus doux que de prononcer le

saint Nom de Jésus; chantons encore une fois notre cantique en son honneur :

Diletto Giesù Cristo, chi ben t'ama
Aven doti nel cose sì ti brama,
Te sempre contemplando non si sfama ;
Cantare e giubilar vó per tuo amore,

Sfamar non me ne posso del diletto ;
Tant' amor mi circumda nell' affetto,
Ch'il tengo nelle braccia sempre stretto :
Cantare e giubilar vó per suo amore.

I vengo dentr' allore contemplando
E vadomene sempre inebriando,
Poi só inebriato vó danzando :
Cantare e giubilar vó per suo amore

Danzando, el cor mi sento venir meno ;
Quando di Giesù Cristo só ben pieno
Non posso ritener l'anima a freno :
Cantare e giubilar vó per suo amore.

L'amor sí mi trasforma, alderato
E giubilando sono irradiato,
Di questo mondo tutto via' ndata :
Cantare e giubilar vó per suo amore.

Chi Cristo vuole amare sia spogliato
E di tutte virtudi sia adornato
E porti nella mente Jesu formato :
Cantare e giubilar vó per suo amore.

Bien Aimé Jésus-Christ, celui qui t'aime bien
T'ayant dans le cœur te désire ;
Il ne se rassasie pas en te contemplant toujours :
Je veux chanter et me réjouir pour ton amour.

Je ne puis me rassasier de l'aimer ;
Le désir d'aimer m'environne tellement,
Que je le tiens toujours serré dans mes bras :
Je veux chanter et me réjouir pour son amour.

Je viens d'ailleurs, en contemplant,
Et je vais, m'enivrant toujours,
Puis enivré je vais dansant :
Je veux chanter et me réjouir pour son amour.

En dansant je sens mon cœur défaillir.
Quand de Jésus-Christ je suis bien rempli,
Je ne puis retenir mon âme :
Je veux chanter et me réjouir pour son amour.

L'amour me transforme en Lui,
En me réjouissant je rayonne,
De ce monde, je parcours toutes les voies :
Je veux chanter et me réjouir pour son amour.

Que celui qui veut aimer le Christ soit dépouillé,
Et orné de toutes les vertus ;
Qu'il produise en son esprit la ressemblance de Jésus :
Je veux chanter et me réjouir pour son amour.

« O Francesco, mon cœur se gonfle dans ma poitrine quand je constate combien le Saint Nom de Jésus est peu aimé.

« Partout on trouve plus de science, plus de vertu, plus de bonté qu'autrefois ; mais, devant l'eau, les hommes oublient la source ; devant les dons ils oublient le donateur, et Jésus-Christ est de plus en plus méprisé. O Saint Nom de Jésus, personne ne comprend plus ce que tu signifies. C'est pourquoi le monde est dans un si grand besoin et nous, Francesco, sommes appelés à le secourir !

« Comment le pourrions-nous, Père, questionna Francesco, nous ne sommes que deux pauvres créatures errantes, mendiant leur nourriture ; tout ce que nous possédions a été distribué aux pauvres : moitié à l'hôpital de Sienne, moitié aux religieuses de

Santa Bonda. J'ai offert ma fille unique à Dieu et à saint Benoît et j'ai juré de passer ma vie dans la pauvreté, la pénitence et l'obéissance envers toi, mon Père et mon maître. » — « Mon fils bien-aimé, repartit Colombini, as-tu donc oublié que le Seigneur confond les sages pour élever les humbles ? S'il nous faut proclamer le Saint Nom de Jésus, ce n'est point par d'habiles et éloquentes paroles humaines, mais par le feu et la force du Saint-Esprit. Un héraut ne tient pas d'aussi longs discours qu'un rhéteur, il parle d'une façon brève et claire comme celui qui communique les messages du roi au milieu de l'éclat des trompettes.

« Une seule chose est nécessaire : que nous parlions de Jésus-Christ et de son amour ! Il aime nos âmes, il veut les posséder pour l'éternité, et ne réclame rien que notre amour.

« Aimons-le donc d'un cœur brûlant et parlons sans cesse de Lui. Le cœur ressent ce que la langue exprime ; celui qui parle du monde est déjà repris par le monde et pense comme le monde. Celui qui parle du Christ pense comme le Christ. C'est pourquoi le diable essaie toujours de nous imposer silence sur les paroles saintes, car il sait bien que le Nom de Jésus est le pain des âmes. O Francesco, mon cœur tressaille en moi comme si un trait de feu le transperçait, et je suis près de défaillir d'amour pour Celui qui m'aime et que j'aime. »

Ainsi s'entretinrent les deux amis, jusqu'à ce qu'ils atteignissent une petite ville qui, avec ses murs et ses tours, s'élevait au sommet d'une colline plantée d'oliviers.

Ils franchirent les portes et montè-

rent une rue pavée qui conduisait directement à la place de l'Église où ils s'arrêtèrent, et Colombini entonna l'un des cantiques qui, en ce temps-là, faisaient le tour de l'Italie, l'Hymne à la Pauvreté, de Jacopone de Todi.

Povertade, poverella,
Umiltade è tua sorella :
Ben ti basta una scudella
Et al bere et al mangiare

Povertade, poverina,
Ma del cielo cittadina,
Nulla cosa che è terrina
Tu non poi desiderare

Povertade è nulla avere,
Nulla cosa possedere
Se medismo vil tenere
E con Cristo poi regnare.

Pauvreté, pauvre petite,
Tu es sœur de l'humilité :
Une écuelle te suffit
Pour boire et pour manger.

Pauvreté, pauvre petite,
Mais du ciel citoyenne,
Rien de ce qui est sur terre
Tu ne peux le désirer.

Pauvreté, c'est ne rien avoir,
Ne rien posséder
Et se tenir pour vil
Afin de régner ensuite avec le Christ.

Pendant le chant, quelques curieux jeunes et vieux s'étaient rassemblés autour des deux étrangers, et la dernière strophe fut reprise en chœur par plusieurs personnes. Alors Giovanni, sur les marches de la cathédrale, prit la parole.

— « Les temps sont venus, dit-il, où

Dieu veut appeler tous les hommes à la conversion, où Il veut que son saint nom soit prêché partout, afin que tous puissent trouver le salut. Quel doux nom que celui de Jésus ! Il fond comme le miel sur la langue et remplit le cœur de suavité. Oh ! si vous saviez ce que je sens, combien vous vous hâteriez de regagner ce que vous avez perdu, et de commencer une nouvelle vie dans l'amour de Jésus-Christ ! Que vous donne la richesse ? que vous donne la sagesse ? que vous procurent les honneurs, la puissance et les plaisirs du monde ?

« Il n'y a dans tout cela aucune joie comparable au ravissement dont est enivré celui qui possède Jésus-Christ dans son cœur.

« Ecoutez donc ce que le Christ m'a dit et croyez fermement que je l'ai reçu de sa propre bouche.

« Si vous vous convertissez aujourd'hui en vous repentant de tous vos péchés, non seulement Dieu, dans son infinie bonté, vous les pardonnera, mais Il comblera vos âmes d'une félicité et d'un bonheur sans mesure.

« Abandonnez les ténèbres, venez à la lumière; sortez de votre tiédeur pour devenir fervents ; quittez la mort pour entrer dans la vie ; renoncez-vous vous-mêmes et suivez Jésus ; suivez Jésus !...

« Oui, continua Colombini, donnez-vous à Dieu sans partage, et méprisez tout ce qui ne vient pas du Seigneur. Dites-moi donc ce que vaut tout ce que nous aimons ici-bas, que nous croyons posséder et sur quoi nous plaçons notre bonheur ? Nous ne possédons pas les biens de ce monde, ce sont les biens de ce monde qui nous possèdent, nous entravent et règnent sur nous. Mettez une pièce de monnaie devant votre œil

et vous ne verrez plus le soleil, même s'il brille au ciel. Ainsi en est-il de toutes les choses que nous n'aimons pas en Dieu ; elles nous dérobent la lumière du Christ.

« Renoncez aux biens qui vous aveuglent, distribuez-les aux pauvres et aux malheureux, ou jetez-les au loin s'il n'y a pas pour vous d'autre moyen de vous en défaire. Gardez-vous de rien posséder autrement que comme des pèlerins et des étrangers, qui aujourd'hui sont ici et demain s'éloigneront. Usez du monde comme n'en usant pas. Le diable voudrait bien que vous disiez : ceci m'appartient, car alors son venin s'infiltrerait à nouveau dans vos cœurs, mais gardez-vous de parler ainsi !

« Bienheureux les pauvres ! Bienheureux ceux qui considèrent ce qui est terrestre comme de la boue et dont les seuls trésors sont Jésus crucifié et la sainte pauvreté !

« Dieu seul ! Dieu seul ! Vive le Christ ! Loué soit le saint Nom de Jésus ! »

Et plusieurs fois, Colombini et Vincenti répétèrent ce cri, en agitant les branches d'oliviers qu'ils avaient cueillies en chemin.

Pendant le discours de Colombini, un homme vêtu d'écarlate s'était faufilé parmi les auditeurs et se tenait maintenant au premier rang devant les marches de la cathédrale.

Tous les enfants de la ville le connaissaient bien : c'était Ser Benedetto della Pace, le notaire de l'évêque, un homme qui avait fait ses études à Bologne et à Paris.

« Permets, étranger, dit-il en s'adressant à Colombini, que je te pose quelques questions au sujet de ton discours. Tu n'es pas prêtre, il me semble, et tu n'appartiens pas non plus à un ordre

PAYSAGE SIENNOIS

(Buccianino, près de la Chartreuse de Maggiano.)

G. Beauchesne, Édit. *G. Deberque, Imp.,*

monastique. Tu nous prêches un nouvel et chimérique Evangile qui, s'il était suivi à la lettre, serait la ruine de tous les métiers, et conduirait à la dissolution de la bourgeoisie ! Si ta sagesse est de source divine, laisse-moi donc t'interroger sur quelques points qu'il ne m'est pas possible de résoudre, bien que je sois docteur en droit romain de la vénérable Université de Paris. »

Et Colombini ayant répondu qu'il était prêt à l'écouter, Ser Benedetto poursuivit.

« Il est écrit que Dieu créa le monde en disant *Fiat* ! De ce qu'il a pu prononcer ce mot, devons-nous conclure que le Seigneur a une bouche et une langue ? »

Et Ser Benedetto se tut regardant malicieusement Colombini.

Tout le monde était immobile ; le silence régnait de telle sorte sur la place

que, dans la lumière dorée de l'après-midi, on entendait gazouiller les hirondelles sous les gouttières des toits.

« Je ne suis qu'un pauvre homme ignorant, répondit enfin Colombini et il conviendrait mieux que j'eusse recours à vous, au lieu que vous exigiez de moi des éclaircissements; mais, puisque cela peut vous plaire, je vous dirai ce que le Père céleste m'a fait connaître. J'ignore si Dieu qui est un esprit a une bouche et une langue, et il ne me servirait d'ailleurs à rien de le savoir, mais, ce qui importe pour vous comme pour moi, c'est que Notre-Seigneur Jésus-Christ, le vrai Fils de Dieu, ait pris la nature humaine, ait souffert et soit mort pour nous racheter de son sang ! Voilà la science nécessaire, celle que je prêche, celle qui jour et nuit embrase mon cœur ! Il m'a aimé. Il s'est offert pour moi en sacrifice. »

« Mais à vous-même, Messer Dottore, j'ai encore un mot à dire. Nous sommes à peu près du même âge, vos cheveux comme les miens commencent à grisonner, j'ai par conséquent le droit de vous donner un conseil. Ne croyez pas d'ailleurs que j'aie toujours mené la vie que je mène à présent. Il y a sept ans je portais des vêtements d'écarlate semblables aux vôtres, car j'étais l'un des plus riches marchands de Sienne, l'un des neuf qui régissent la ville ; mais, un jour, un rayon de lumière a illuminé mon âme ; j'ai reconnu que tout ce que j'avais aimé auparavant n'était qu'un vil fatras, dévoré de rouille, rongé par les vers, piqué par les mites, qui tombait en poussière entre mes mains ; je jetai alors cette poussière à tous les vents et je fus libre !.... Libre !.... O Messer Dottore ! un appel retentit dans le monde entier vers la liberté ! ... Sien-

ne combat pour sa liberté contre Florence, Arezzo combat pour sa liberté contre Sienne, les bourgeois combattent pour leur liberté contre la noblesse ; les faibles, contre les forts ; tous ambitionnent la liberté, mais pour eux, elle consiste dans la puissance de régner sur les autres, et dans le droit de jouir de tous les biens du monde.

« Quand le chef des faibles prend l'avantage, il devient aussi un fort, et si le premier qui a régné avait quinze hommes à sa suite, celui-ci en aura trente. Chaque fois qu'un mets lui est présenté dans les festins, tous doivent se lever autour de lui (je l'ai vu, à Pise, de mes propres yeux) ; personne ne doit lui adresser la parole autrement qu' à genoux, et quand il se montre au peuple des fenêtres de l'hôtel-de-ville, c'est une solennité comme lorsque l'ar-

chevêque, devant le maître-autel, présente aux fidèles les saintes reliques contenues dans une châsse d'or.....

« Le monde aspire ainsi à la liberté qu'il n'atteindra jamais, car il y aura toujours des maîtres et des serviteurs, des oppresseurs et des opprimés !

« Il existe cependant une route facile à suivre, qui mène à la liberté : c'est la voie parfaite de la sainte pauvreté, la voie royale de la Croix, la voie qui est la Vérité et la Vie, hors de laquelle on ne trouve que ténèbres, dangers, tristesses, et finalement la damnation éternelle. Pauvre savant ! pécheur satisfait de vous-même ! Abandonnez la science qui vous suggère des doutes, pour recouvrer la simplicité d'enfant avec laquelle, sur les genoux de votre mère, vous avez balbutié votre premier Pater, et je vous promets que la suavité de Dieu, la Paix qui surpasse toute com-

préhension, se répandra dans votre cœur ! »

Un long moment après les dernières paroles de Colombini, Ser Benedetto demeura immobile au pied des marches, le fixant avec intensité. Puis ce grand personnage vêtu d'écarlate s'effondra lourdement, comme une tour minée depuis longtemps par des eaux souterraines, qui soudainement s'écroule, et, dans un silence de mort, tous entendirent Ser Benedetto sangloter.....

Enfin il se redressa à moitié et se dépouilla violemment de son manteau à franges d'argent, qu'il jeta aux pieds des deux pèlerins ; lançant en même temps si brutalement sa chaîne d'or sur les dalles de l'escalier qu'on entendit les anneaux résonner contre la pierre en rebondissant de marche en marche ; d'un bond il se releva tout à fait et s'avança vers les deux compagnons qui le ser-

rèrent dans leurs bras. « Vive Jésus ! » s'écrièrent-ils, en agitant leur branches d'oliviers.

Debout entre eux, Ser Benedetto reprit la parole et il parut à ceux qui l'avaient entendu précédemment qu'il avait une voix nouvelle. Le dur métal s'était fondu et retentissait maintenant en sons doux et harmonieux.

« Frères et sœurs, commença-t-il, ainsi que vous l'avez tous vu, je suis venu ici pour critiquer ces hommes et leur enseignement; je comptais sur ma science, sur mes lumières, sur mon habileté, et je pensais que j'en aurais vite fini avec deux vagabonds de cette espèce ; mais, tandis que cet homme parlait, le visage rayonnant de bonheur, tout recueilli en lui-même, et passant sa langue sur ses lèvres quand il avait énoncé le Saint Nom de Jésus, comme pour en savourer la douceur, je com-

pris que cet homme aimait véritablement le Seigneur et qu'il portait dans son cœur une joie intense, une paix divine, que je ne connaissais pas. Un désir ardent me saisit d'aimer Dieu ainsi, mon cœur se gonfla dans ma poitrine, et, comprenant alors ma misère et le néant de ma science, je suppliai le Christ tout puissant de se pencher vers moi et de renouveler mon être. Vive Jésus ! Loué soit son Saint Nom ! »

Ainsi parla Ser Benedetto et son cri fut répété par la foule et par les échos de la place... Sans que personne sut comment cela était advenu, tous avaient une branche d'olivier à la main et l'agitaient en criant toujours : « Vive Jésus ! »

Des rangs pressés surgit un homme qui, en se frappant la poitrine, se jeta à genoux à la place même où Ser Benedetto était tombé quelques minutes

auparavant : « J'ai péché, avoua-t-il, mais je reconnais mes torts : onze ans durant j'ai retenu injustement les biens de mon pupille, refusant de lui faire justice ; je jure de lui en restituer le double et de distribuer le reste de mes biens aux pauvres. O misérable Mammon ! O bien aimé Jésus ! »

Comme il finissait ces mots, un autre parut à son tour : « Hommes et femmes de cette ville, cria-t-il à haute voix, parmi vous se trouve Pietro, l'assassin de mon fils ! Vous savez tous quelle vengeance terrible j'ai jurée contre lui et contre tous les siens ; vous savez que j'ai tué ses deux filles jumelles et que j'en veux encore à son sang. Pendant quatre ans, j'ai porté en moi ma haine et ma rancune, et pas une heure ne s'est écoulée sans que la soif de la vengance me rongeât le cœur. Lorsque je me réveillais, la

nuit, je riais en moi-même à la pensée de me lever le jour suivant pour haïr Pietro et le poursuivre ; et si quelqu'un m'avait affirmé qu'il serait damné pour l'éternité, mon âme aurait tressailli d'allégresse à la pensée des tourments éternels que mon ennemi subirait dans l'enfer.

« Mais les paroles de cet homme apostolique ont pénétré comme un baume dans mon cœur. Ma haine fond en moi comme la neige au soleil, la lumière s'est faite dans mon âme, éclairant mes ténèbres, la vengeance me pèse et le pardon m'est doux ! O Pietro, assassin de mon fils, pardonne-moi mes torts envers toi, comme je te pardonne ton crime. »

Il se perdit de nouveau dans la foule. mais un autre se présenta encore à sa place. Tous se succédèrent ainsi devant les marches, plus animés les uns que les autres.

On eut dit que le jour du jugement était proche et qu'il s'agissait auparavant de décharger sa conscience aux pieds des pauvres pèlerins. Et, à chaque nouvel aveu de vieux péchés et de vieux délits, les acclamations retentissaient plus triomphalement : « Vive Jésus ! Loué soit son Saint Nom ! »

A la nuit tombante, une foule d'hommes et de femmes se trouvaient rassemblés autour de Giovanni Colombini et de Francesco Vincenti. D'un geste Ser Benedetto ouvrit le portail de la cathédrale, et, suivi de tous les nouveaux convertis, Colombini s'avança par la sombre nef jusqu'au lumineux autel de marbre devant lequel il s'agenouilla, en présentant au Seigneur sa conquête. Puis, d'une voix tremblante de bonheur, il entonna le grand cantique d'actions de grâces :

Te Deum laudamus.

CHAPITRE VI

Désormais, allant toujours devant eux, Giovanni Colombini et son ami Francesco Vincenti prêchaient partout l'amour de Jésus; et dans chaque village où ils passaient quelques nouveaux convertis se joignaient à eux pour les suivre. Pieds nus, la tête découverte, vêtus de grossières souquenilles serrées à la taille par une corde, les frères, toujours plus nombreux, cheminaient de-ci, de-là, en chantant des cantiques et adressant à tous ceux qu'ils rencontraient leur salut accoutumé : « Vive

Jésus ! » en sorte que le peuple leur avait donné le nom de Jésuates....

Un jour il advint que les Jésuates passèrent auprès du champ où labourait un homme avec un attelage de bœufs blancs. Ce paysan, nommé Santo, s'interrompit dans son labeur pour considérer l'étrange cortège qui approchait, Colombini s'arrêta alors, lui aussi, quand il fut tout près de Santo, et lui dit à haute voix en le regardant affectueusement : « Viens et suis-moi. »

Et Santo lâcha aussitôt la charrue pour suivre son nouveau maître.....

Une autre fois, Colombini marchait seul sur la route, suivi, à peu de distance, par l'un des notables de la ville voisine, où il avait récemment prêché.

Cet homme distingué, Tommasso Guelfaccio, tenait Giovanni pour un fou et, chemin faisant, s'amusait à pro-

noncer une foule de paroles sans suite, se moquant par là de l'habitude qu'avait le maître des Jésuates de prier tout haut en marchant. Colombini remarquait bien cette manière d'agir ; toutefois il ne fit aucune observation avant qu'ils arrivassent devant une croix de pierre élevée sur le chemin.

Alors il se retourna soudainement vers Tommasso et lui dit amicalement :

— « Pour l'amour du Christ, je te supplie de me faire un grand plaisir.

— Volontiers, répondit Tommasso surpris.

— Prions ensemble devant cette croix, récitons seulement un Pater et un Ave Maria.

— Comme il te plaira », s'écria Ser Tommasso avec désinvolture, en soulevant son chapeau et mettant un genou en terre. Colombini s'agenouilla au pied

de la croix et commença à prier. Et il advint que Dieu accueillit sa demande en faveur de l'âme mondaine pour la quelle il intercédait et prit immédiatement en pitié Ser Tommasso Guelfaccio.

Emu de repentir, celui-ci, au lieu de se relever, se jeta, les larmes aux yeux, dans les bras de Colombini, en implorant son pardon.

« Maître, dit-il, je ne quitterai pas cette place que tu ne m'aies adopté pour ton fils. »

Et à partir de ce jour Tommasso suivit Colombini et devint après sa mort l'ami de sainte Catherine de Sienne.....

Une autre fois encore, tandis que Giovanni était accompagné de ses disciples, un jeune homme richement vêtu s'approcha de lui et tomba à ses pieds. C'était le jeune poète Bianco, du Val d'Arno dans la province de Florence.

Il était venu de bonne heure à Sienne, et Colombini le connaissait bien : mais c'était précisément pourquoi le maître des Jésuates n'osait pas l'enrôler parmi les siens. Bianco lui semblait trop jeune et trop raffiné pour mener une vie renoncée.

Il refusa donc d'accueillir son jeune compatriote et celui-ci dut se retirer ayant perdu sa cause.

Vers midi, les Jésuates fatigués, affamés et altérés, atteignirent une petite ville à l'entrée de laquelle ils aperçurent Bianco de Sienne. Il les a devancés sur la route et leur a fait préparer un repas dans une auberge. Son jeune visage et ses grands yeux clairs expriment l'angoisse de voir son offre rejetée, aussi est-ce joyeusement qu'il leur montre le chemin, dès que Colombini a accepté de le suivre. Bientôt tous les frères sont réunis autour d'une longue table

à l'ombre d'un toit de feuillage et le jeune Siennois s'empresse de toutes parts, présentant les mets, versant le vin et dirigeant le service. Lorsque le repas est terminé, il s'avance vers Giovanni Colombini, se précipite à ses genoux et lui demande, avec un regard suppliant, de l'admettre dans l'ordre.

« O maître, dit-il, combien de temps devrai-je rester en Egypte dans l'esclavage du monde ? Quand me permettras-tu de te suivre, toi et tes amis, dans le désert du renoncement, jusqu'au Paradis promis ? O maître, ne me laisse pas en arrière, de l'autre côté de la mer Rouge. Accorde-moi le privilège de passer à pied sec avant que les eaux se referment derrière vous et de mettre mon âme hors d'atteinte de la puissance du Pharaon. O Père, depuis longtemps déjà, j'implore cette faveur et je ne me relèverai pas avant que tu m'aies

pressé contre ton cœur en m'appelant ton fils. »

La troupe s'augmentait ainsi de plus en plus et, tous ne pouvant accompagner le maître, ils se séparèrent en divers groupes et se répandirent dans toutes les directions pour apporter partout le même joyeux message : le bonheur d'aimer Jésus.

Colombini prêchait, un soir, sur la place du Marché d'Arezzo, la nuit étant déjà tombée, mais des maisons environnantes les habitants sortaient avec des lampes allumées et par les portes de la ville, encore ouvertes contre l'usage, les paysans des alentours allaient et venaient, chacun avec sa lanterne ou sa torche, en sorte que les rues s'éclairaient de mille feux : il semblait que ce fût le printemps, à l'heure où les lucioles scintillent.

Tandis qu'il parlait encore, un de ses

disciples, s'approchant de lui, lui glissa à l'oreille : « Maître, Vanni est ici et te prie de venir le bénir avant qu'il meure. » Vanni de Montichiello était l'un des disciples préférés de Colombini, qui l'avait laissé, malade à plusieurs milles de là chez les Bénédictines de Santa Bonda ; comment se trouvait-il à Arezzo ?

— « Vanni n'a pu goûter aucun repos à Santa Bonda, et, sentant approcher la mort, nous a exprimé l'ardent désir de mourir près de toi, maître bien aimé, expliqua l'envoyé. Nous avons dû écouter sa prière, et avons entrepris de le transporter jusqu'ici sur une civière d'osier. Souvent notre courage était près de défaillir et nous désespérions presque d'atteindre Arezzo. Mais, lorsque ce soir nous approchâmes de la ville et que nous vîmes toutes ces lumières briller, il

nous sembla que nous arrivions au Ciel et que toutes les étoiles venaient à notre rencontre. Père, aie pitié de ton pauvre serviteur Vanni et exauce son dernier vœu. »

Profondément ému, Giovanni laissa le peuple se disperser.

— « Où est mon Vanni ? » questionna-t-il ensuite, « Menez-moi près de lui. »

Mais en arrivant à l'auberge, d'un commun accord le maître et ses disciples s'arrêtèrent devant la porte, car dans la chambre de Vanni résonnait un chant d'une beauté et d'une douceur incomparable : c'était le mourant qui, avec une voix d'ange, exhalait en notes vibrantes ses derniers soupirs :

« Profondément blessé par l'amour
J'appelle aux portes de la mort,
Pendant des nuits, pendant des jours,
Murmurant à l'oreille de la mort :

Emporte-moi loin de ces lieux,
Le monde pour moi n'a pas de charmes,
Le désir qui me brûle la poitrine,
Ne sera rafraîchi que dans tes mains ! (1)

Puis tout se tut.... et Colombini s'approcha du pauvre grabat sur lequel, les yeux brillants, Vanni reposait.

« Mon fils bien aimé, demanda Giovanni, n'y a-t-il donc rien ici pour te réchauffer ? Tu trembles de froid. Voici mon manteau dont nous allons te couvrir, quoiqu'il soit bien vieux et bien usé.

— Maître, mon unique souffrance était la séparation, affirma Vanni, de quoi me plaindrai-je à présent que nous sommes réunis ? Certes la maladie est douloureuse, et tourmente effroyablement le corps, mais celui qui a passé sa vie en Dieu y demeure insensible car

(1) Bianco de Sienne.

Jésus-Christ embellit ses dernières heures d'une paix et d'un calme si parfait qu'il ne peut plus rien ressentir de ce qui est terrestre. Je suis heureux de mourir, et, si je tremble, c'est uniquement de joie : le Bien Aimé de mon cœur approche et voici que luit pour moi l'aube de l'éternelle félicité. »

A la suite de Colombini quelques disciples avaient aussi pénétré dans la pièce : l'un d'eux portait une lampe qu'il avait déposée à l'intérieur de la niche pratiquée dans le mur, mais dont la clarté était presque totalement éclipsée par l'éclatant reflet de la lumière de vie qui rayonnait du visage de l'agonisant.

Et Vanni se mit à prier. Il invoqua les uns après les autres tous ses amis et puissants médiateurs de la patrie céleste, la troupe des martyrs auréo-

lés, la suite des vierges vêtues de blanc, les moines et les ermites, les évêques et les docteurs de la sainte Eglise, les patriarches et les prophètes, les anges et les archanges, tous les disciples et les saints Apôtres du Seigneur.

A chaque nouveau nom que prononçait le malade, la lumière qui illuminait son visage devenait plus intense, et la flamme de la lampe paraissait plus rouge et plus vacillante.

Et ne semblait-il pas aussi que les blanches ailes des anges étincelaient autour de la misérable couche, et, que, l'une après l'autre, les formes resplendissantes s'inclinaient vers Vanni comme une sauvegarde et une protection contre les puissances des ténèbres! Les saints et les élus du Ciel n'étaient-ils pas vraiment et réellement assemblés dans cette petite chambre, ainsi que les voyaient le maître et ses amis?

Vanni continuait à prier, et, tout en priant, il se soulevait lentement sur son lit comme s'il apercevait au loin quelqu'un qu'il ne voulait pas perdre de vue.

Soudain il se dressa brusquement et se jeta à genoux, les bras en croix; « Voyez! Voyez! s'écria-t-il, la voici, la Mère du Seigneur, bénie entre toutes les femmes, la Vierge très pure, la Très Sainte Marie!

« Merci, ô Mère, de ce que tu viens toi-même vers ton pauvre serviteur pour le conduire à ton Fils.

« O Jésus! Tu es mon maître et je t'appartiens tout entier! Voyez! Voyez! le Christ béni vient chercher mon âme. Loué soit son Saint Nom, loué soit Jésus-Christ! »

Et comme il joignait pieusement les mains et inclinait la tête dans un profond respect, Vanni, à genoux, rendit l'esprit.

CHAPITRE VII

Tandis que Giovanni et ses disciples erraient de ville en ville, de cité en cité, le printemps s'était étendu sur la campagne. Par une belle matinée le soleil brillait dans un clair ciel bleu, et, sur le bord des chemins, l'herbe était parsemée de petites amaranthes blanches. Les voyageurs traversèrent un bois de chênes et de myrtes où ils firent halte dans une clairière émaillée de crocus, d'anémones et de toutes les fleurs d'avril.

« O chers pauvres de Dieu », dit

alors le maître s'adressant à ses compagnons, « quelle doit être notre reconnaissance envers le Seigneur qui nous permet de vivre sous ce chaud soleil, de contempler le ciel bleu et de respirer l'air frais ! Combien de riches citadins n'échangeraient-ils pas volontiers leur sort contre le nôtre ! Nous sommes comme les lis des champs dans le royaume de Dieu ; nous ne filons pas, nous ne moissonnons pas, nous n'amassons pas dans les granges, et, cependant, Dieu nous dispense les vêtements et la nourriture comme il revêt les lis des champs et nourrit les oiseaux du ciel.

« Voyez comme ces fleurs brillent joliment au soleil, blanches, jaunes, oranges et bleues ! Si vous en écrasiez une, aucun artiste au monde ne saurait la recomposer. Quelles délicates fibres violettes se ramifient dans le calice

blanc! Comme cela est fin, noble et pur! Considérez donc combien il doit être puissant et artiste Celui qui, non seulement est capable de parfaire une telle œuvre, mais cent, mais mille, et d'autres milliers encore par toute la terre.

« Et voici que ce même Dieu dont nous pouvons admirer la toute puissance, la sagesse infinie et l'art incomparable, que ce même Dieu a voulu devenir notre frère. Le Créateur du monde, le Créateur de tous les êtres, notre Créateur est aussi notre ami et notre Sauveur..... Oui, Dieu a pris la nature humaine et l'étonnante merveille de la création n'est que le prélude d'un prodige plus admirable encore : celui du Dieu fait homme. Le Créateur est devenu une créature, le Verbe s'est fait chair, est né pour nous d'une Vierge, a souffert

sous Ponce-Pilate et est mort sur la croix pour notre salut ! O monde admirable, monde aimabl et mystérieux en gros !

« Commente ne pas te louer, ô Dieu qui m'as donné la vie, qui m'as racheté de ton sang et m'as ouvert la porte de l'éternelle béatitude? Jamais la mort, mais toujours la vie ; ni obscurité, ni ténèbres, mais toujours la lumière d'un jour de printemps, une course éternelle dans des prairies parsemées de fleurs !.... O Vie !.... ô bonheur !.... ô félicité !.... ô paradis !.... paradis !.... »

Tandis qu'il parlait, les yeux de Giovanni rayonnaient, son visage s'illuminait ; soudain il chancela et tomba sur l'herbe comme privé de sentiment.

Les disciples se rappelèrent alors les paroles du Cantique des Cantiques : « Fortifie-moi avec des fleurs, « rafraîchis-moi avec des fruits, car

« je défaille d'amour. L'hiver a fui, « la pluie a cessé, les fleurs se sont « montrées dans la campagne, le « temps des bourgeons est venu, on « entend le roucoulement des tourte- « relles, le figuier porte ses figues, la « vigne fleurit et embaume. Viens, « mon amie, ma colombe, dans le « creux du rocher. »

Et ils se dispersèrent dans la prairie ; les formes brunes s'inclinèrent parmi les fleurs, les réunissant à pleines mains et les entassant dans leurs robes. Ils s'en allèrent ainsi jusqu'aux limites du champ, cueillant, cueillant, cueillant, puis ils revinrent vers leur Père et répandirent sur lui leur trésor printanier. Ils couvrirent d'abord son visage d'une grosse touffe d'anémones et de crocus ; ils jonchèrent sa robe d'amaranthes blanches comme la neige, et ense-

velirent ses pieds et ses mains sous des montagnes de fleurs. Si bien qu'en s'éveillant de son ivresse d'amour, Colombini n'aperçut que des corolles blanches et roses. Il se releva avec un sourire ravi et pressa dans ses bras ses fidèles compagnons.

Puis la petite troupe, en chantant, reprit sa marche. Mais longtemps encore les amaranthes et les anémones restèrent suspendues à la robe brune et rapiécée de Giovanni Colombini.

CHAPITRE VIII

Une après-midi d'été, sous la chaleur torride du soleil, Giovanni Colombini arriva seul sur le Ponte Vecchio à Florence. Il s'était mis en route de bonne heure, et se trouvait maintenant harassé, inondé de sueur et couvert de poussière. Son froc grossier lui pesait lourdement et ses pieds étaient brûlants ; sur le point de s'évanouir de fatigue, il s'arrêta un moment devant une boutique d'orfèvre, d'où résonnait jusqu'à lui le son calme et joyeux des marteaux frappant le noble métal.

A l'intérieur des modestes ateliers, les célèbres artistes étaient paisiblement installés, se forgeant à eux-mêmes une fortune tout en martelant des joyaux pour les reines et les princesses, pour les comtesses et les riches bourgeoises, pour les pudiques vierges et les courtisanes.

Chaque jour, ainsi, ils reprenaient fidèlement leur labeur sur le vieux pont, au-dessus de l'Arno clapotant, et, le soir venu, après avoir verrouillé leurs boutiques, satisfaits du travail de la journée, ils regagnaient le logis où une épouse aimante les attendait, où la lampe illuminerait bientôt de joyeux petits visages d'enfants, dont les yeux noirs se fixeraient anxieusement sur le plat de macaroni fumant et sur la verte et fraîche salade.

Avec un soupir le vieux marchand se traîna plus loin. Ah ! n'avaient-ils

pas choisi la meilleure part, les braves orfèvres du pont de Florence ? Lui, passait sa vieillesse à aller de ville en ville, ne se reposant ni le jour ni la nuit !

Toute sa fortune avait été consacrée aux malades et aux religieuses de Santa Bonda. Biagia, qui l'aimait si tendrement, avait dû consentir à vivre dans un triste veuvage et demeurait seule à présent dans la maison où ils avaient été deux autrefois. Ah ! peut-être n'était-il qu'un vieux fou, qui avait rejeté une chaude et vivante certitude, pour atteindre une ombre froide et vide.....

Au dehors, dans la campagne, où de pieuses chapelles s'élèvent le long des routes, où les hommes habitent loin les uns des autres, perdus dans l'univers, il n'avait jamais douté de lui-même et de sa vocation : son vêtement

brun ressemblait à celui des alouettes qui s'élancent allègrement dans le ciel en chantant les louanges de Dieu! Mais, ici, sur les pavés brûlants des rues, où aucun arbre ne donnait d'ombre, où aucun oiseau ne chantait, ici il avait le sentiment du ridicule et de l'inutilité de sa vie. Autour de lui sur le Ponte Vecchio et sur la Piazza de la Signoria affluaient les fiers Florentins et les belles Florentines ; les yeux brillaient, les bijoux étincelaient, les soies se froissaient au passage, les femmes embaumaient, les plumes s'agitaient au vent ; partout on échangeait de joyeuses salutations, de gracieux sourires, d'aimables, de spirituelles et d'amoureuses paroles....

Le monde resplendissait dans tout son éclat devant Giovanni, et à chaque pas son froc lui semblait plus lourd et plus grossier, ses pieds nus, plus

dénudés et plus brûlants à côté des élégantes bottines jaunes ou des rouges souliers à la poulaine. « Vieux fou ! Vieux fou ! » répétait-il en lui-même, et il lui paraissait que les seigneurs et les belles dames se retournaient sur son passage pour le regarder avec mépris en secouant la tête et en haussant les épaules. Et le soleil continuait à briller dans les rues, mettant sans pitié en lumière sa vilaine et pauvre figure. « Seigneur ! Seigneur ! implora le vieillard s'arrêtant éploré au milieu de la foule, « m'as-tu donc complètement abandonné ?... »

Mais, il ne reçut aucune réponse. Certes, il était absolument délaissé. La lumière s'était éteinte en son âme, la porte du ciel s'était fermée pour lui ; il avait le vertige et se sentait comme un enfant qui jusqu'ici a marché en

tenant la main de son père et, qui soudain s'en trouve séparé par la foule, sans savoir comment il pourra le rejoindre. Dans son effroi, dans sa détresse, l'enfant peut bien fondre en larmes..... Mais Giovanni était trop vieux pour pleurer dans la rue ; il devait supporter l'angoisse.

Trois jeunes gens, non loin de lui, parlaient avec animation du projet qu'ils formaient d'aller souper ensemble le soir.

— « D'abord, nous aurons un excellent potage, disait l'un.

— De la viande bouillie, ajouta le second.

— Et aussi de la viande rôtie, reprit le troisième.

— Oui, un plat de viande rôtie, du fromage, des pêches et des amandes vertes, conclut celui qui, le premier, avait pris la parole, en montrant

joyeusement ses dents blanches, et en applaudissant du geste.

Giovanni observait en silence les trois adolescents..... La vie était pour eux comme une table bien servie, où il n'y a qu'à prendre place en apportant l'appétit ; tandis que pour lui, combien l'existence qu'il avait choisie était rude, compliquée et dangereuse! Oui dangereuse, même pour son âme ! Qui lui assurait qu'il ne s'était pas trompé, qu'il avait raison de suivre la route extraordinaire dans laquelle il s'était engagé ?.....

Il s'était fié à la consolation, à la joie, à la paix intérieure qu'il avait presque incessamment goûtées pendant tant d'années ; mais était-il vraiment raisonnable de se reposer sur des sentiments ?... Satan ne peut-il pas revêtir la forme d'un ange de lumière et remplir l'âme de trom-

peuse félicité ? Ah ! oui, il peut accorder aux hommes le don des larmes et la grâce mensongère de l'émotion, en sorte que celui qu'il aveugle s'imagine être infailliblement dans la voie de la sainteté.

L'ennemi impitoyable de l'homme peut ainsi l'égarer jusqu'à la mort, une mort pleine de complaisance et de fatuité, et, déchirant alors le bandeau d'illusion, lui présenter le miroir de l'implacable vérité, l'horrible image de l'âme impénitente et orgueilleuse qu'il va précipiter dans l'abîme du désespoir.

Giovanni Colombini errait lentement, au hasard, par les rues de la grande ville ; la paix et la lumière avait fui son âme et voici que, dans cet état d'abandon et de découragement, il lui fallait accomplir la lourde tâche qui l'avait amené à Florence :

la conversion de l'auteur du *Decameron*, le célèbre Boccacio. Un instant, il fut tenté de renoncer à son dessein..... Ah ! comme il eut aimé pouvoir tourner le dos à la grande ville...! Dès qu'il se retrouverait au milieu des champs d'oliviers, la lumière illuminerait de nouveau son âme..... Il allait céder à la tentation et diriger ses pas vers la Porta Romana, lorsque soudain il comprit *quel* était celui qui lui inspirait ce grand découragement pour le porter à abandonner son projet....., Le démon ne voulait pas relâcher la solide emprise par laquelle il retenait l'âme de Messer Boccacio et, ingénieux comme l'est le diable, il cherchait à désespérer l'homme qui venait pour lui arracher sa proie.... Mais Jésus pouvait-il permettre que Colombini fût victime d'une telle erreur ?

Jusqu'à présent la consolation intérieure avait été le prix de ses moindres services ; une occasion se présentait aujourd'hui, qui ne devait pas être négligée, de prouver qu'il servait par amour et non pas pour la récompense.

La nuit était presque tout à fait tombée pendant que Giovanni vagabondait çà et là, et, quand il arriva sur la place du Dôme, celle-ci était plongée dans l'ombre ; les colombes voletaient au pied du campanile de marbre de Giotto, picorant des brins d'herbes dans les interstices de la pierre.

Sans regarder à droite ni à gauche, le vieux marchand traversa la place et dépassa le Baptistère aux portes de bronze de Ghiberti, puis Santa Maria Novella.

COUVENT DE SANTA BONDA

sne, Édit.

G. Deberque, Imp., Paris.

*
* *

Après la chaleur du jour, Messer Boccacio, assis sur un banc de marbre à l'ombre d'un buisson d'oléandres aux grandes fleurs rouges, goûtait en son jardin la fraîcheur du soir, en lisant un manuscrit d'Ovide, lorsque Giovanni Colombini fut introduit en sa présence.

Au bruit des pas du visiteur, le poète releva la tête, et un léger sourire se dessina sur ses lèvres quand il remarqua le froc et les pieds nus de l'étranger. Il se leva néanmoins, et s'avança poliment à la rencontre de son hôte.

— « A quelle circonstance dois-je l'honneur de votre visite, mon frère, questionna-t-il ? Vous me portez peut-être un message de mon cher maître et ami Pétrarque, qui est à la cour de Sa Sainteté à Avignon ?

— Oui, d'un bon ami, quoique ce ne soit pas de Messer Pétrarque, répondit Colombini, d'un ami qui vous connaît aussi bien que vous vous connaissez vous-même, sans que vous l'ayez jamais vu.

— Si je ne me trompe, mon cher frère, repartit Boccacio, vous m'apportez donc un message de Dieu lui-même ?

— Oui et non, seigneur, mais permettez que je prenne place, et, si vous avez le loisir de m'accorder quelques minutes, je m'acquitterai sans tarder de ma mission auprès de vous. »

Et Giovanni commença : « — Je suppose tout d'abord, Messer Boccacio, que vous n'ignorez pas l'existence de la Chartreuse de Maggiano, située aux portes de Sienne. En ce cloître vivait un saint moine nommé Dom

Petroni qui, entré à 17 ans dans l'ordre, y avait mené une vie de rude pénitence, observant un jeûne rigoureux. Dieu l'en récompensa par de nombreuses apparitions et l'on entendait fréquemment des chants angéliques dans sa cellule.

Il y a peu de temps, Dom Pietro me fit mander auprès de lui, car j'étais son ami et confident, et voici ce qu'il me dit : « Ne t'étonne pas, Giovanni, mon fils, de ce que je vais t'apprendre et que d'ailleurs je n'aurais jamais confié à personne si je n'y étais contraint par la volonté divine. Une nuit, tandis que je priais, je fus ravi au troisième ciel jusqu'au trône de Dieu, où des merveilles inexprimables et les mystères de plusieurs cœurs me furent révélés. J'étais comme submergé dans l'océan de la clarté céleste et j'entrevis les éternels

abîmes : l'éternelle félicité et l'éternel désespoir. Et je compris pourquoi il devait en être ainsi et n'en devait pas être autrement.

Car de même qu'une âme dans la béatitude du Ciel ne peut pas désirer autre chose que le bien et que chacun de ses souhaits est exaucé dès qu'il naît dans son cœur, de même dans le feu éternel l'âme ne peut concevoir autre chose que de nouvelles peines, de nouveaux tourments et de nouvelles douleurs.

Les pauvres âmes qui se trouvent dans le purgatoire me furent aussi montrées et plusieurs d'entre elles me parurent dans l'incertitude au sujet de leur salut (1). Car incessamment elles planaient en quelque sorte au-dessus

(1) Cette idée mystique contredit les idées traditionnelles. Elle n'a d'ailleurs aux yeux des lecteurs qu'une valeur de citation documentaire. Sainte Catherine de Gênes en son admi-

du feu de la damnation, par lequel elles s'imaginaient devoir être englouties ; puis, soudain, se trouvaient trans-

rable *Traité du Purgatoire* va réfuter la vision colombinienne.

« ... Les ames qui sont dans le Purgatoire... savent qu'elles y sont par un ordre très équitable de la justice de Dieu.

Il leur est impossible dans eet estat de faire aucun retour sur elles-mêmes, comme de dire : « J'ai fait tel autre péché pour lequel je souffre maintenant icy, etc. etc., elles ne peuvent plus s'appliquer à elles-mêmes par aucune pensée qui puisse augmenter leurs souffrances.....

« ... Elles voyent une seule fois, en sortant de cette vie, les causes funestes qui les obligent à se purifier dans ces souffrances et elles n'y pensent plus après. Ces vues, inutilement réitérées, seroient l'effet d'un amour propre dont elles sont incapables. Estant comme elles le sont, si fortement établies dans la charité, qu'elles ne s'en peuvent se passer par quoy que ce soit qui puisse avoir trait à l'imperfection.

« ... Elles ressentent une si grande joye à se voir dans l'ordre de Dieu..... (Ch. I).

« ... Je ne croy pas qu'après le souverain bonheur des Saints qui jouissent de la gloire, il y ait un contentement pareil à celui de ces âmes..... Ce n'est pas qu'elles n'endurent des tourments si grands et si terribles qu'il n'y a langue qui les puisse exprimer, ni entendement qui en puisse concevoir la moindre étincelle. (Ch. II).

« ... Il n'y en a pas une qui n'aimast mieux souffrir dix Purgatoires, que de paroistre devant Sa Majesté toute sainte avec la moindre tache dont elle ne seroit pas entièrement purifiée (Ch. XIV). »

Sainte Catherine de Gênes. (Traduction de 1699 rééditée à Rome par l'Œuvre du Sacré Cœur de Jésus, avec préface de l'Abbé Monnin, l'auteur de la Vie du Bienheureux Curé d'Ars).

portées dans le lieu de la lumière et du rafraîchissement ; le plus terrible pour elles était la certitude que leur sentence était prononcée sans qu'elle leur fût connue et sans qu'il leur fût possible d'y rien changer. Comme elles auraient désiré pouvoir vivre une nouvelle vie ! Combien elles se repentaient de chaque parole peu charitable, de chaque pensée impure, de chaque action malhonnête, de leurs négligences dans la prière et le service de Dieu ! Mais tous leurs regrets restaient vains, et leur angoisse et leur tourment étaient si grands qu'elles défaillaient d'épouvante.

Et je vis également une âme vivant encore, dont le jugement fut rendu devant moi. Je la vis non pas debout, mais gisant devant le trône de Dieu comme un corps privé de vie. — Oui, l'odeur de son être putréfié était si violente que les anges qui se

trouvaient près d'elle pour l'accuser n'y pouvaient demeurer, et s'envolaient à chaque instant vers une autre contrée du Paradis pour se baigner dans les fleuves odorants de la brillante lumière..... Et l'âme qui paraissait devant son juge sentait elle-même sa mauvaise odeur comme elle ne l'avait jamais sentie sur la terre, où l'encens des hommes l'étouffait par son parfum.

Elle avait à tel point conscience de sa corruption morale qu'il lui paraissait impossible de recouvrer la pureté; parmi les senteurs célestes elle se voyait comme une masse de hideuse pourriture et était près de mourir de honte.

Alors le Juge s'adressa à cette âme : « Je t'ai créée, lui dit-il, avec un corps admirable, une intelligence puissante et une volonté libre afin que tu fusses à même de me servir par cette volonté, de me reconnaître et de

me prier par cette intelligence, de m'honorer et de me glorifier par ton corps ! Mais dès que tu as su discerner le bien du mal, tu as choisi de me blasphémer et de me mépriser; tu as enfreint mes commandements et violé ma loi sainte ; tu t'es vendue à mes ennemis, le diable, la chair et le monde, pour les aimer et les adorer. Tu t'es crue grande parce que tu m'avais dédaigné, libre parce que tu m'avais bravé, et bonne parce que tu suivais tes propres lois; tu as vécu selon les caprices de tes convoitises, tu as été l'esclave de ta chair, tu as recherché tout ce qui enivre et séduit et la vie a été pour toi comme une jeune amoureuse dans tes bras.

« Tu m'as préféré le monde et le monde t'a été donné, mais, à chaque baiser impur, ton âme recevait une blessure; à chaque heure de luxure

et de volupté, ces blessures s'élargissaient ; à chaque embrassement elles s'approfondissaient et se remplissaient de venin jusqu'à ce que tu fusses devenue semblable à un cadavre où la pourriture s'étendait de plus en plus, et où tes appétits et tes désirs charnels serpentaient comme des larves décolorées parmi les débris de ton intelligence, de ton cœur et de ta volonté.

« Telle fut ta vie, âme misérable et déchue ; et maintenant, te sentant glisser vers l'inévitable gouffre de la damnation, tu cherches en vain dans ta mémoire le souvenir d'une pensée qui n'ait pas été égoïste et coupable. Ame égarée, ma justice te condamne mais ma miséricorde intercède pour toi ; le sang du Sauveur crie du Golgotha et Marie implore ton pardon en vertu du glaive qui transperça son cœur au pied de la Croix.

« Dès lors, s'il se trouve sur la terre quelqu'un qui, par amour pour ton âme, et pour te sauver de la mort éternelle, soit prêt à endurer pendant trois jours dans son corps et dans son âme tous les tourments de l'enfer, tu peux encore trouver grâce.»

« Messer Boccacio, ici se termine le récit de Dom Pietro dei Petroni tel que je le recueillis moi-même de la bouche de ce saint homme dans le couvent des Chartreux de Maggiano. Mais, immédiatement après cette vision, Pietro tomba gravement malade et les médecins dirent : « Cette maladie est mortelle. »

« Trois jours avant sa mort il advint une chose étrange : ses yeux s'enfoncèrent dans leurs orbites, son corps prit l'aspect d'un cadavre, se couvrant de taches verdâtres et commença à exhaler une odeur infecte au point que

nous avions peine à rester près de sa couche; nous vîmes aussi qu'un effroyable supplice torturait son être; il pressait si violemment ses mains l'une contre l'autre, que ses ongles pénétraient dans la chair sanglante, et il se tordait comme une gaule au-dessus du feu. Puis il commença à trembler, et, entre ses dents fortement serrées, passait un lamentable gémissement, semblable à celui d'un chien qui a perdu son maître.

« Les moines étaient épouvantés, car ils avaient toujours eu une extrême considération pour Pietro à cause de sa sainteté; — et que ceci n'était guère la mort d'un saint.....

« Un jour et une nuit passèrent ainsi, après lesquels l'agonisant se mit à hurler d'épouvante, et avec horreur nous entendîmes s'échapper de ses lèvres ces effroyables paroles : « Je suis damné! Je suis damné! »

« Et, tandis qu'il frissonnait si violemment que son lit tremblait et que le plancher fléchissait sous nos pieds, il continuait à se rejeter de tous côtés ; comme s'il eût été étendu sur un brasier. Les moines, de plus en plus effrayés, s'enfuirent, n'osant pas prier pour Dom Pietro; mais moi qui avais compris que le saint homme endurait tous ces tourments pour l'âme infortunée qu'il voulait racheter, je restai près de mon ami, bien qu'impuissant à le secourir.....

« Et je vous affirme, Messer Boccacio, que je préférerais assister trois pestiférés dans leur agonie que de revivre ces trois jours et ces trois nuits.....

« Enfin brilla l'aurore du quatrième jour impatiemment attendu ; Pietro avait fini de combattre en remportant la victoire.

« Son visage s'illumina, ses joues re-

prirent couleur, ses membres se redressèrent, il respirait facilement, sa bouche s'entr'ouvrit, ses mains se joignirent pieusement et il entonna les louanges du Seigneur Tout-Puissant et miséricordieux.

« Alors j'appelai tous les habitants du cloître et ils virent celui qu'ils avaient cru damné, marchant vers la mort comme un élu de Dieu, le visage calme, le regard rayonnant.

« Et, tandis que nous chantions tous ensemble les louanges du Seigneur, Pietro ferma doucement les yeux à la lumière de ce monde pour les ouvrir à la lumière éternelle dans la patrie du Ciel où le bonheur n'aura jamais de fin.....

« Messer Boccacio, vous êtes l'homme dont je vous ai fait connaître la sentence et pour le salut duquel Dom Pietro a si amèrement

souffert. Ah! je vous en conjure, ne résistez pas à l'appel de la miséricorde; souvenez-vous que vous avez été sauvé aux portes même du royaume de la mort!

« O Messer Boccacio, par vos paroles, par vos écrits et par votre manière de vivre, vous vous êtes constitué l'ennemi le plus redoutable de la chasteté dans toute l'Italie. Vous avez séduit et entraîné au mal bien des jeunes âmes par le culte de la Vénus païenne! Mettez fin à cette vie scandaleuse, renoncez à Ovide et à son *Art d'aimer* qui vous ont captivé. Soyez désormais un adorateur de la vraie vertu et dirigez vos études vers un but plus noble, ainsi que le réclament la raison humaine et la piété chrétienne. Fuyez cette grande ville, où l'on rencontre à chaque pas l'occasion du péché, cher-

chez la pieuse tranquillité de la campagne et faites pénitence dans une vie solitaire. Je ne doute pas qu'alors Dieu vous assiste en toutes choses. »

Pendant le récit de Colombini, Messer Boccacio s'était amusé à tambouriner avec ses doigts sur le recueil qu'il tenait, d'abord avec arrogance, puis impatiemment, et finalement avec inquiétude. Mais à présent il semblait avoir totalement oublié le livre, car, en ouvrant les mains, il le laissa échapper, puis les croisa de nouveau sans remarquer cette chute.

Longtemps il demeura ainsi, immobile, sans prononcer un mot. De temps à autre il regardait son hôte, tantôt avec une crainte extrême, tantôt les yeux mouillés de larmes, animé du désir de se jeter à son cou et de pleurer. Colombini lisait dans son âme comme dans un livre ouvert et

priait pour lui du plus profond de son cœur. Quelques minutes passèrent ainsi. La paix régnait dans le jardin, un oiseau s'agitait doucement dans les branches du buisson au-dessus de la tête des deux hommes.....

Puis, tout à coup, Messer Boccacio s'effondra sur le banc de marbre, la tête entre les mains, secoué par un tremblement affreux, un sanglot sans larmes, car il ne pouvait pas pleurer....

Mais à son côté se trouvait le vieux Colombini, qui se pencha avec une tendre compassion vers le pauvre poète en lui murmurant à l'oreille de douces et apaisantes paroles, comme à un enfant qui vient demander pardon.

Et personne autre que les anges du Ciel n'a jamais pu savoir quels mots prodigieux l'amour qui embrasait le cœur de Giovanni lui avait inspirés.

Mais tous savent qu'à partir de cette heure Messer Boccacio devint un autre homme. Il avait vu son âme et cette vision l'avait rempli de terreur. Il abandonna son art et racheta tous ses poèmes païens et lorsque quelqu'un lui parlait du *Décameron* il disait avec sévérité : « C'est un livre écrit par un proxénète pour les gens qui s'adonnent volontiers à leurs passions. » Suivant le conseil de Colombini, il quitta Florence et s'installa à Certaldo sa ville natale, là où les oiseaux chantent la gloire de Dieu et où l'on voit beaucoup de ciel, et, lorsqu'il revenait dans la ville de ses égarements, c'était uniquement sur l'ordre de la République pour commenter la *Divine Comédie* du pieux Dante sous les voûtes d'une église.

CHAPITRE IX

Pendant deux ans, Giovanni n'avait pas cessé d'errer par les montagnes et les vallées d'une ville de Toscane à une autre.

Il avait prêché à Arezzo et à Montichiello, à Pise et à Lucques, à Pistoja et à Florence, à Citta di Castello, Montalcino, et dans maints autres *Paesi* et *Castelli* d'alentour.

Aujourd'hui, à la tête de nombreux disciples, il voyait de nouveau les rouges murailles de Sienne se profiler à l'horizon, et bientôt il put distinguer

nettement la haute tour de l'hôtel de ville, le campanile bariolé de la cathédrale, ainsi que le beau clocher pointu de San Domenico.

Peu après il arrivait à la porte de sa maison dans la Via di Citta, et, à peine le son du marteau expirait-il, que Biagia était auprès de lui. — « Giovanni! » s'écria-t-elle, et ses yeux se remplirent de larmes.

— « Biagia, Biagia mia ! »

Un long instant, les époux restèrent immobiles, se regardant l'un et l'autre : combien ils avaient vieilli pendant leur séparation ! Les cheveux gris de Giovanni avaient complètement blanchi, les joues de Biagia étaient ridées et flétries, et ses yeux étaient cernés par les veilles et les larmes. Sans ajouter un seul mot, Biagia conduisit ses hôtes dans la salle, après quoi elle redescendit à la cuisine

pour mettre la soupe sur le feu. Son cœur était trop plein pour qu'elle pût parler.

Mais quand Giovanni eut pourvu au logement de ses compagnons, il vint retrouver sa femme et, après avoir considéré avec satisfaction comme elle allait avec zèle de la fenêtre au foyer et du foyer à la fenêtre, sous laquelle étaient placées les grandes cruches de terre cuite, il jeta sur le feu des ramilles qui brûlaient au milieu de l'âtre ; le genièvre sec s'enflamma en crépitant joyeusement, puis se consuma en exhalant une odeur exquise.

Lorsque ceci fut fait, et que les bûches que Biagia avait disposées sur les brindilles pétillantes furent allumées, Giovanni prit une terrine et se mit en devoir de laver la salade.

— « Carissima mia, dit-il, merci

pour toutes tes lettres, chacune d'elles m'a causé une joie immense ; j'ai été particulièrement heureux de ta bonté envers mes disciples malades, les pauvres serviteurs de Jésus-Christ ; j'ai ressenti ce que tu as fait pour eux comme si tu me l'avais fait à moi-même. Souvent j'ai eu quelque scrupule de t'en adresser un si grand nombre, et je t'ai écrit que tu devais me faire savoir très simplement si ce n'était pas pour toi une trop lourde charge ; mais tu ne me l'as pas dit, et que Dieu t'en récompense !

« Tu sais néanmoins que, si tu avais eu besoin de moi en quelque façon, soit pour te conseiller, soit pour t'aider, un seul mot eut suffi pour que j'abandonne tout et me hâte vers toi ; car, loin d'être rompu, le lien qui existe entre nous est plus fort qu'auparavant puisque Jésus-Christ l'a tissé

Lui-même de son saint amour et de l'amour envers ses pauvres. C'est pourquoi je te conjure de vivre dans la joie et non dans la tristesse. S'il y a un endroit que tu aies plaisir à visiter, vas-y, et réjouis-toi dans le Seigneur. Oui, plus l'homme est heureux, plus il lui est facile de servir Dieu; gardons-nous, avant tout, de la tristesse et de l'amertume du cœur qui sont une suggestion du diable.

— Giovanni mio, soupira Biagia, je t'ai souvent entendu parler de la sorte, mais je n'ai jamais pu te comprendre pleinement. Il semble que le soleil brille toujours pour toi, remplissant ton âme de sa chaude et bienfaisante lumière; tandis qu'en moi c'est comme un jour d'automne: le soleil luit le matin, puis un vent froid s'élève et de grands nuages s'amoncellent au-

dessus des montagnes, projetant des ombres glaciales sur la campagne; la lumière reparaît ensuite, mais de nouvelles ombres lui succèdent encore, et, le plus souvent, j'ai si grand peur d'être damnée, qu'il m'est impossible de me réjouir en Dieu: il me semble que tous peuvent être sauvés, excepté moi. Oui, plus j'apprends à me connaître moi-même, plus je me prends en horreur.

« Naguère je croyais mener une vie juste et louable, au lieu qu'à présent toutes mes actions me paraissent entachées d'égoïsme. Les gens de Sienne s'imaginent que je suis pieuse et m'appellent la sainte veuve. Ah! ils ignorent que je goûte le repos sur ma paillasse avec autant de joie qu'autrefois sur ma couche moelleuse! Ils ne savent pas que toute la matinée je soupire après

mon déjeuner composé de pain sec et d'eau pure, et que, s'il survient quelque chose qui m'empêche d'aller me coucher ou de prendre mon repas à l'heure dite, je m'impatiente et suis de mauvaise humeur.....

« Quelquefois pourtant, la lumière céleste illumine mon cœur et m'anime de tels transports qu'il me semble que c'est du temps perdu de réciter mes prières habituelles, et que je dois plutôt m'abîmer dans l'extase afin de savourer la présence de Dieu. Et si alors il m'arrive quelque chose de pénible, je le supporte avec joie et en supporterais volontiers davantage.

« Je suis forte quand le Seigneur m'assiste, mais faible et lâche quand il m'abandonne à moi-même pour me frayer un chemin parmi les fourrés épineux de la vie. »

A ces plaintes de Biagia, Colombi-

ni répondit ainsi : « Ma bien aimée, je ne suis sans doute qu'un pauvre pécheur ignorant, et cependant il m'est facile de discerner ton état d'âme et par quelle voie il plaît au Seigneur de te conduire, et je puis te dire en toute sincérité : Aie bon courage, car Dieu te comblera de grâces.

« Souviens-toi donc, Biagia mia, que les fruits des champs ou des vergers ne sauraient supporter une chaleur ou un froid continuel. Le soleil est nécessaire pour les mûrir, tandis que l'humidité les garde frais et savoureux. Ainsi, en est-il, pour les âmes que le Sauveur veut perfectionner. Il leur envoie d'abord sa lumière et sa chaleur, pour les soustraire à la lumière et à la chaleur du monde. Et, de même qu'une fleur croît sur le rebord de la fenêtre, l'âme commence ainsi à se développer en Jésus.

« Mais à cette éclatante lueur succède une grande obscurité. L'âme se croit abandonnée de Dieu et écartée du paradis ; elle perd toute espérance et n'ose plus lever les yeux vers la gloire céleste. Lorsqu'elle voit d'autres hommes, elle les considère avec envie, disant : « Voici l'un des élus de Dieu, il porte sur son front le sceau de la prédestination. » Mais s'observe-t-elle elle-même, elle frémit comme à l'aspect d'un damné et est près, comme le basilic, de mourir de terreur devant sa propre image. L'âme ne peut pas voir son divin Maître dans l'obscurité, de même que l'enfant, bercé la nuit par sa mère, ignore que c'est elle qui le soulève et qui le couche, qui le retourne et qui le couvre. Cependant le Seigneur est dans les ténèbres comme Il était dans la lumière ; et s'il permet que

l'âme y soit plongée, ce n'est que pour lui apprendre à ne pas se fier à elle-même et à se reposer entièrement sur lui. Et lorsqu'elle a enfin acquis cette expérience, Il dissipe les ombres pour faire renaître la lumière.

« Nous devons, par conséquent, être également en paix spirituellement dans la nuit et l'isolement, dans la joie et la clarté divine. Pour moi non plus le soleil ne luit pas toujours ; mais je suis loin de m'affliger lorsque mon âme est froide et insensible, car je sais bien que, sous la neige glacée qui recouvre les champs, germent les semences qui porteront des fruits dans l'éternel été..... » Ainsi parla Giovanni en consolant sa femme.

Quand le repas eut pris fin, que la table fut desservie, et que tous dans la maison eurent cherché le

repos, Giovanni resta seul en prières comme à son habitude.

Au milieu de la nuit un bruit inexplicable vint le distraire de sa méditation, puis une fenêtre dérobée s'ouvrit dans le mur et une jeune femme lui apparut, tenant une lampe à main.

— Biagia ! appela-t-elle.

— Biagia n'est pas ici », répondit Colombini ; et, s'avançant, il reconnut sa nièce Catarina, la fille de son frère Tomasso.

La maison de Tomasso étant voisine de celle de Giovanni, on avait dans l'ancien temps établi un moyen de communication entre les deux, afin que les habitants eussent la possibilité de se voir sans sortir de chez eux.

Catarina, troublée à la vue d'un homme, recula instinctivement, mais

promptement elle aussi reconnut son parent auquel, avec un sourire glacé, elle souhaita la bienvenue, tout en faisant mine de s'en retourner aussitôt.

La parabole des vierges sages et des vierges folles revint à l'esprit de Giovanni, en la voyant debout derrière la lucarne avec sa lampe allumée. « *Media autem nocte clamor factus est, ecce sponsus venit, exite obviam ei.* Vers minuit retentit l'appel : Voici l'époux qui vient, allez à sa rencontre. » Alors les vierges sages se levèrent et tinrent leurs lampes prêtes.

— « Oh! chère Catarina, dit-il, je ne veux pas te retenir, tu venais sans doute pour prier avec Biagia et, ne l'ayant pas trouvée, tu veux te retirer pour te livrer à l'oraison dans la solitude.

— Tu te trompes, pieux Giovanni », et un sourire railleur rida la jolie bouche de Catarina. « Je ne suis pas une béguine et désirais seulement souhaiter le bonsoir à Biagia : j'ai lavé mes pieds, parfumé mes cheveux et suis prête à me coucher, car la nuit, à mon avis, est destinée au sommeil et non pas à la prière.

— L'exemple de Biagia ne t'invite-il donc pas à une vie plus parfaite ? »

Le visage de la jeune fille s'assombrit.

— « Je te conseille de ne pas parler de Biagia en ma présence, Giovanni, car je ne peux pas maîtriser mon indignation au sujet de ta conduite envers elle. Tu t'imagines être meilleur et plus parfait que les autres, et j'ai entendu raconter que dans la ville on t'appelle *Il Santo*.

Mais, quand tous les habitants de Sienne et ceux d'Arezzo te proclameraient un saint, je ne les imiterais pas et je vais t'en dire la raison en face..

« Je suis plus jeune que toi comme âge, il est vrai, mais plus mûre par les sentiments ; mon père et ma mère, que Dieu ait leur âme, m'ont donné de la piété et de la crainte de Dieu une autre conception que la tienne.

« Je ne crois pas que ce soit le servir que d'abandonner sa femme dans sa vieillesse, la laissant seule et affligée, tandis que l'on s'en va errant de côté et d'autre par les routes, suivi d'une troupe d'hypocrites et de menteurs qui affectent d'avoir des révélations et des extases et qui dédaignent l'ancien culte et la piété vulgaire des simples mortels. N'as-tu

pas de cœur, Giovanni, et n'as-tu pas d'yeux non plus ? Ne vois-tu donc pas combien Biagia est maigrie et a vieilli avant le temps, grâce aux soucis que tu lui causes. Il me semble qu'il faudrait avoir un cœur de pierre pour ne pas la plaindre et, à ta place, j'irais immédiatement la trouver, je lui donnerais un baiser et lui dirais : pardonne-moi, j'ai été un vieux fou, désormais je resterai près de toi, et celui de nous deux qui survivra à l'autre lui fermera les yeux. Ainsi agirais-je dans le Christ, au lieu de gâcher ma vie et celle des miens pour un idéal imaginaire. »

En parlant ainsi Catarina pâlissait de colère, mais Giovanni la considérait avec amour et priait tendrement dans son cœur.

— « Ma fille, dit-il enfin, tu parles de ce que tu ne comprends pas,

et c'est pour cette raison que tu es irritée.

« Ah ! si tu connaissais le don de Dieu, si tu avais expérimenté combien le Seigneur est doux !... Il n'est ni ingrat, ni oublieux, le Christ béni ; mais il récompense au centuple nos moindres sacrifices ! Qui donc, s'étant donné à lui, a jamais été déçu ? Le monde et les hommes peuvent tromper, le démon trompe toujours ; mais Dieu est la vérité même. O chère fille, donne-lui seulement une parcelle d'amour et sa douceur inondera aussitôt ton âme. Au lieu que celui qui cherche autre chose que Dieu et le salut de son âme, ne peut trouver que tribulations et tourments.

« Abandonne donc aux mondains les vanités de la terre, ferme ta porte, et appelle Jésus ton Bien Aimé. Demeure avec lui dans le secret de ton

cœur, et ne crains de manquer de rien : Jésus sera ton fiancé et aura soin de toi. Pense au prophète Elisée et à la cruche d'huile de la veuve, qui ne tarit jamais plus ! Oui, s'il plaisait à Dieu, toute la nuit ta lampe pourrait brûler, sans que l'huile vînt à faire défaut. »

Et Colombini démontra à sa jeune parente comment, Dieu l'ayant appelé au genre de vie qu'il menait, il ne pouvait douter de sa vocation.

Mais à présent, ajouta-t-il, sentant sa fin approcher il désirait, avant de mourir, donner à l'œuvre de sa vie une orientation précise. Le Pape Urbain allait revenir d'Avignon et, dès qu'il aurait posé le pied sur la terre italienne, Colombini irait lui présenter la nouvelle famille dont, en l'absence du Père, l'Eglise s'était enrichie : l'Ordre des Jésuates. Et, ainsi

que Dieu avait donné à saint Benoît, en sa sœur Scholastique, une aide puissante pour établir sa règle, et avait placé Claire d'Assise auprès de saint François pour le seconder dans son œuvre ; de même que les Bénédictines avaient cheminé à côté des Bénédictins, et que les Clarisses avaient embrassé la sainte pauvreté à l'exemple des Frères Mineurs, ainsi Giovanni désirait-il affilier à son ordre une communauté de religieuses.

« Comme les pieuses femmes de Béthanie priaient pour les Apôtres, comme la contemplative Marie priait pour l'active Marthe, comme Aaron les bras étendus priait pour l'héroïque Moïse, ainsi devrez-vous prier, et combattre, vous, sœurs des Jésuates, au chœur et dans vos cellules, pour vos frères errants, prêcheurs et enseignants. Ceci, Catarina, est mon rêve le plus

cher et tu es appelée à le réaliser la première. »

La jeune fille entendait les paroles de Giovanni comme dans un rêve, à travers un brouillard opaque ; elle s'imaginait avoir été transportée dans une solitude inconnue, et un sentiment nouveau se glissa dans son cœur. . .

. . . . . .

Tout ce qu'elle avait violemment énoncé quelques minutes auparavant lui paraissait avoir été dit par une autre, dans un temps éloigné. Elle ne pouvait plus penser à Giovanni avec aversion et courroux.....

L'orgueilleuse jeune femme qu'elle était, qui éprouvait une égale répulsion pour de mauvaises pensées et pour des pieds souillés, s'effaçait actuellement devant une sœur du même nom, une nouvelle Catarina.

Elle pressentait l'existence d'un mon-

de supérieur, vers lequel elle aspirait de tout son être. Au-dessus de l'honnêteté il y a la sainteté, et au-dessus de la propreté il y a la pureté.

Et voici qu'au seuil de cette nouvelle vie, Giovanni lui tendait les mains pour l'y introduire.

Longtemps, longtemps, Catarina Colombini demeura ainsi hors d'elle-même..... baignée d'une céleste paix ; son âme planait au-dessus de profondeurs insondables claires et dorées comme l'ambre et l'or pur.....

Enfin elle revint à elle et aperçut de nouveau Giovanni qui la regardait fixement, semblant attendre une réponse.

La chambre autour de lui était éclairée par la blanche lueur de l'aube et la lampe devant elle brûlait d'une flamme rouge.

— « O Giovanni, que s'est-il passé ?

s'écria la jeune fille. Où suis-je et qui suis-je ?

« Je luttais contre toi il y a peu d'instant, et maintenant tout proclame en moi : « Que ta volonté s'accomplisse. » Il faisait nuit tout à l'heure, et j'entends gazouiller les oiseaux et je vois le ciel s'illuminer.

— « O Catarina ! répondit Giovanni, reconnais ici l'œuvre de la grâce ; ainsi passe le temps dans l'union avec Dieu.

« Soulève à présent le couvercle de ta lampe. Vois, ma fille, l'huile n'a pas diminué ! »

CHAPITRE X

Le pape Urbain V se décida enfin à quitter Avignon pour rentrer en Italie : de Rome les avertissements de la voyante Brigitte se faisaient de plus en plus pressants, et il ne pouvait y résister davantage ; le Cardinal Albornoz avait reconquis pour lui les Etats de l'Eglise, et lui avait envoyé nombreuses les clés des villes soumises à sa domination. Et un matin de mai de l'année 1367, la flotte papale sortait du port de Marseille, cinglant vers Gênes, en suivant la

côte italienne pour atteindre Corneto, qui est le port le plus voisin de Viterbe, résidence d'été des papes.

Corneto est situé sur un rocher, à peu de distance de la mer ; et entre la ville et la Méditerranée bleue s'étend une grande dune. De bonne heure, un matin de juin, tout y était en activité pour recevoir le pape. De nombreuses tentes, surmontées de bannières armoriées, étaient dressées sur le rivage; l'on avait construit une jetée qui s'avançait si loin dans l'eau que les galères pontificales pouvaient y accoster, et à l'extrémité de laquelle se tenait Giovanni Colombini avec son fidèle Francesco et un groupe d'autres disciples ; ils regardaient fixement la mer, miroitant sous le soleil levant. Des tentes voisines sortaient, de temps à autre, quelques seigneurs drapés dans de grandes capes rouges

ou violettes, qui, eux aussi, regardaient dans la même direction, puis s'en retounaient presqu'aussitôt pour se joindre au groupe bariolé qui grossissait continuellement.

Toutes les villes d'Italie avaient envoyé des ambassadeurs ; ceux de Sienne se trouvaient là, Colombini et Vincenti les connaissaient bien : ils avaient été prieurs ensemble autrefois..

La matinée passa, le soleil montait dans le ciel, mais la mer était toujours déserte... Soudain Bianco de Sienne poussa un cri, ses yeux avaient distingué à l'horizon les cimes de plusieurs voiles. Le mouvement et l'agitation grandirent alors sur la plage, et quatre hommes s'avancèrent sur la jetée, portant un baldaquin de brocard d'or, sous lequel devait s'abriter le Pontife ; on avait interdit à la foule l'accès du

débarcadère ; seuls Colombini et les Jésuates eurent le privilège d'y rester pour former au Saint Père une garde d'honneur.

Ils étaient donc là, couronnés d'olivier, avec des rameaux dans les mains, prêts à saluer le temps nouveau qui allait se lever, l'ère de la paix succédant à soixante années de luttes intérieures qui avaient déchiré l'Italie.....

Poussée par le vent frais du nord, la flotte pontificale approchait rapidement de Corneto. Encore quelques instants, et les premières galères, toutes voiles baissées, avançant à la rame, défilèrent devant la jetée, puis se rangèrent les unes auprès des autres, traçant une voie triomphale au vaisseau qui portait Urbain. Là-haut, dans Corneto, toutes les cloches commencèrent à sonner. Sur la côte aux alentours on voyait une multitude de

têtes ; la foule s'amassait le long du rivage et le premier rang des spectateurs était pressé si avant que les flots leur baignaient les pieds.

Le navire du pape, une galère à trois rangs de rames, aborda enfin. Un pont fut jeté, sur lequel on étendit un tapis de soie, et la suite du Saint Père commença à débarquer : la garde noble française, les ambassadeurs de la cour pontificale, les cardinaux français, faciles à reconnaître à leur mine morose. Puis venait Sa Sainteté elle-même, le front ceint de la triple couronne : l'humble bénédictin Guillaume Grimoard de Grissac, qui portait le froc de Saint-Benoît sous l'or et la soie des vêtements d'apparat.

A peine son pied eut-il touché le débarcadère, à peine se fut-il placé sous le somptueux baldaquin, que tous

les Jésuates commencèrent à agiter leurs branches d'olivier et à se dépouiller de leurs manteaux qu'ils étendirent devant lui sur le sol, en criant sans cesse : « Loué soit Jésus-Christ ! Vive le Saint Père ! Vive Urbain ! »

Cette clameur se propagea sur la plage ; les bras s'agitaient, les mains faisaient des signaux, les bannières flottaient au vent, et, là-haut, dans Corneto, les cloches sonnaient à toute volée.

Le Pape s'avançait, les yeux mouillés de larmes, étonné et ravi : il ne supposait pas que son arrivée dût occasionner une telle joie. Et voici que, comme escorte pour son premier voyage sous le soleil italien, il n'y avait là ni barons, ni chevaliers, ni gonfaloniers républicains, ni de grands seigneurs, ni de nobles per-

sonnages avec des chaînes d'or sur des vêtements d'écarlate !

L'Italie envoyait à la rencontre du Souverain Pontife de pauvres frères mendiants pieds nus, aux tuniques usées, qui agitaient joyeusement leurs branches d'olivier et s'agenouillaient devant lui pour implorer sa bénédiction..... Elle le recevait avec une simplicité apostolique, et quel accueil eut été plus digne du Pape et de l'Italie ?

S'étant approché de Colombini et de Vincenti, Urbain leur demanda donc amicalement qu'ils étaient. Et Colombini, levant les yeux vers le successeur de saint Pierre, répondit avec sincérité : « Nous sommes les pauvres de Jésus-Christ et désirons devenir aussi les pauvres du Pape !

— Qu'il te soit fait selon ta parole, mon fils, approuva Urbain

très ému, en s'inclinant vers le vieux marchand. Dis et prêche partout dorénavant que vous avez le droit de vous appeler les pauvres du Saint Père. » Puis, levant la main droite, il bénit les Jésuates agenouillés sur son passage, et poursuivit sa route sur les vieux manteaux usés, tandis qu'autour de lui les acclamations retentissaient : « Vive Jésus-Christ ! Vive Urbain ! »

CHAPITRE XI

C'était à Acquapendente, la ville des cascades, là où l'eau coule en torrents et étincelle comme la chevelure flottante des nymphes de la montagne . . . . . .

. . . . . .

Giovanni Colombini s'y trouvait malade.

Au retour de Viterbe, où lui et ses disciples avaient accompagné le Souverain Pontife, il avait respiré l'air pestilentiel de la mer Tyrrhénienne et le vieux pèlerin reposait maintenant sur un

lit de malade, sur un lit de mort..... Sa tâche était achevée. Il avait converti de nombreuses âmes, rétabli la paix entre des familles, fait obtenir leurs droits aux veuves et leurs biens aux orphelins ; il avait ramené dans le troupeau du Christ le grand Boccacio, dont la renommée remplissait l'Italie et la France, et la mission qu'il avait si miraculeusement entreprise serait poursuivie par ses disciples après sa mort, avec la bénédiction du Saint Père.

L'ordre des Jésuates n'était certes pas destiné à devenir dans l'Eglise un arbre géant, aux branches sans cesse grandissantes. Mais il ressemblerait à un paisible jardin de monastère, à un verger entouré de hautes murailles, où les fleurs et les fruits poussent en paix sous les rayons du soleil ! Là volent les anges radieux,

quand est venu le temps de la moisson, puis ils s'élèvent de nouveau vers le ciel, lourdement chargés des fruits mûrs qui seront greffés à l'arbre doré de la vie dans le paradis.....

Giovanni Colombini touchait au but : le Feu Sacré, qui un jour de juillet s'était allumé dans son âme, y avait accompli son œuvre ; tout ce qui appartenait à la terre était consumé, et, comme une flamme d'or, le pur amour de Dieu y brillait seul.

Le prêtre d'Acquapendente fut mandé près de lui pour entendre sa confession et lui porter la sainte communion ; mais, lorsque Giovanni vit son Seigneur s'approcher dans la blanche hostie environnée de cierges et d'encens, il s'élança hors de son lit, se jeta à genoux, et saisit une corde qu'il enroula autour de son cou, comme s'il eut été un criminel con-

damné à mort, qui attend sur le gibet que justice soit faite.

« Benedetto », s'écria-t-il alors s'adressant au vieux notaire épiscopal qui, avec les autres disciples, se tenait auprès de sa couche, — « prends une feuille de parchemin, une plume et de l'encre, pour écrire mes dernières volontés. »

Et, agenouillé devant le pain sacré, Colombini dicta ce merveilleux testament : « Je reconnais ici, moi, Gio-« vanni, devant Notre-Seigneur Jésus-« Christ, que, durant toute ma vie, « je me suis montré ingrat envers « Dieu si bon, et que je mérite l'en-« fer. Mais, quand je songe à son « infinie miséricorde, j'ose encore es-« pérer le pardon de mes péchés et « la vie éternelle. Je confesse donc « ma foi au Père, au Fils, et au « Saint Esprit, ainsi qu'à tout ce

« qu'enseigne la Sainte Eglise Catho-
« lique.

« Je déclare ensuite que, depuis
« l'heure où j'ai commencé à vivre
« dans la pauvreté, mon seul but a été
« d'honorer le Sauveur et de glorifier
« notre sainte mère l'Eglise, d'obéir
« au successeur de Pierre, à ses frères
« les cardinaux et à tous les autres
« pasteurs que je vénère et respecte
« comme les représentants du Christ
« sur la terre ; car le chemin de
« l'obéissance est le seul chemin de
« la vie, et je crois fermement que
« ceux qui s'en écartent, s'éloignant
« de Jésus-Christ, ne sont que des
« membres séparés de son corps.

« Si par inadvertance il m'était ar-
« rivé d'avoir des différends ou de
« discuter avec les prêtres, je déclare
« encore que je le regrette profon-
« dément, et je prie humblement ceux

« que j'aurais pu ainsi offenser de me « pardonner, quoique ma conscience ne « me reproche rien à cet égard.

« Je confie mon corps et mon âme « à la sainte Eglise, fondant sur elle « tout mon espoir de parvenir à l'é- « ternelle félicité.

« Vous, mes frères et mes enfants, « je vous conjure dans la profonde « tendresse de mon cœur de demeu- « rer fidèles à votre vocation. »

Les yeux aveuglés par les larmes, ser Benedetto écrivit ces paroles, et l'un après l'autre, les yeux aveuglés par les larmes, les disciples vinrent y apposer leur signature.

Puis, le prêtre s'approcha enfin de Colombini, et déposa sur ses lèvres le Dieu auquel il avait si constamment rendu témoignage. Et tandis que les Jésuates, la tête profondément inclinée, laissaient échapper les sanglots

qu'ils avaient si longtemps retenus, les paroles solennelles avec lesquelles le ministre du Seigneur présentait le saint Viatique au mourant retentirent dans le silence de la cellule blanche et close : *Accipe, frater, Corpus Domini Nostri Jesu Christi, qui te custodiat ab hoste maligno et perducat te in vitam æternam.*

Le jour suivant Colombini semblait aller mieux, et comme il avait, à diverses reprises, exprimé le désir de mourir dans sa patrie à Sienne, ses disciples résolurent de l'y transporter. Cependant ils n'atteignirent que San Salvatore sur le mont Amiata ; là ils durent s'arrêter et s'y installer dans la maison d'un certain Vanni.

« Quand je serai mort, leur recommanda Giovanni, vous envelopperez mon corps dans un sac, vous me lierez les mains derrière le dos et vous charge-

rez cette vile charogne sur un âne, car telles sont les funérailles qui conviennent le mieux à un pauvre pécheur. Et lorsque vous serez à Sienne, vous m'enterrerez devant la porte de l'abbaye de Santa Bonda, sous la grande dalle du cloître où l'on passe toujours, de manière que je puisse encore dans la mort être foulé aux pieds de tous. »

Et il commença à leur faire ses adieux : « O mes bien aimés, s'écria-t-il, je vous supplie, au nom du Christ, de me pardonner mes torts envers tous et, si je pouvais, je me jetterais volontiers aux pieds de chacun de vous pour implorer votre pardon.

« Je vous supplie aussi de vous aimer les uns les autres en bons frères, et de chercher à imiter en cela, autant que possible, le Sauveur et ses saints Apôtres, puisque vous

ne deviendrez de vrais Jésuates que dans la mesure où vous ressemblerez à Jésus.

« Soyez les intrépides chevaliers du Christ ; combattez virilement à son côté, sous sa bannière, contre le diable, la chair et le monde. La lutte est courte, mais la récompense est éternelle, et il ne nous est donné qu'une parcelle de temps pour opérer notre salut ; le plus souvent l'heure de la mort sonne au moment où nous nous y attendons le moins. Que l'ennemi de votre âme ne la trouve donc jamais dans l'oisiveté ; priez jour et nuit ; pensez à la justice de Dieu, mais davantage encore à sa miséricorde infinie, car s'il veut être craint, il réclame avant tout l'amour.

« N'oubliez jamais la Passion de Notre-Seigneur, dont la méditation fréquente et quotidienne fortifie l'âme

dans la vertu. Lisez aussi la Vie des Saints, puisque, de même que les lectures profanes et charnelles enflamment le cœur de désirs tout terrestres, les saintes études le remplissent de dédain pour les choses d'ici-bas et l'élèvent vers la patrie d'en-haut. Ne vous imaginez point cependant que l'on puisse arriver au ciel sans combats et sans tribulations. Acceptez toutes les circonstances de la vie comme venant de Dieu, sinon avec joie, du moins avec résignation et patience, et, après le court pèlerinage de la terre, Jésus-Christ vous fera participer au banquet céleste où il sera lui-même pour vous et pour tous ses élus la lumière rayonnante, la paix profonde, le bonheur éternel, l'allégresse sans bornes, la vraie félicité et la béatitude sans fin dans les siècles des siècles. »

Longtemps encore Giovanni continua ainsi ; il remit la garde de son troupeau à son compagnon de la première heure, le fidèle Francesco : « Sois leur Père, lui dit-il, afin qu'ils demeurent de bons et saints Jésuates. O Francesco mio, je ne peux pas demeurer près de toi et tu ne me survivras sans doute pas longtemps, mais, tant que tu resteras ici-bas, n'abandonne pas mes chers enfants ! »

Puis il se retourna vers ses disciples : « Ne pleurez pas, ajouta-t-il, là où je vais, je pourrai vous être plus utile qu'en ce monde ; d'ailleurs, vous ne perdrez rien, en moi, puisque vous n'êtes pas nés de moi, mais de l'esprit de Dieu.

« Soyez donc pleins d'espérance, et si vous m'aimez vraiement, réjouissez-vous au lieu de verser des larmes de ce que je vais à Jésus notre Sau-

veur ! Souvenez-vous, mes bien-aimés, de la prière du Christ au soir du Jeudi Saint : « Je veux, Père, que, là où je suis, mes serviteurs y soient aussi ! » Nous serons donc réunis à jamais dans le beau paradis, où il n'y a plus de larmes ni de deuils. »

La nuit s'était dissipée et l'aube commençait à poindre ; la mort approchait de Colombini, elle se levait pour lui comme une aurore. Et le prêtre de San Salvatore lui administra l'Extrême-Onction.

Il oignit ses oreilles afin que tout le mal qu'il avait pu commettre par l'ouïe, pendant les longues années de sa vie en écoutant avec complaisance les calomnies des hommes et leurs discours grossiers, lui fût remis devant Dieu.

Il oignit ses narines, souillées par les odeurs impures qu'elles avaient respirées.

Il oignit ses lèvres, pour effacer tous les péchés de la bouche et de la langue.

Il oignit ses paupières, afin de rendre à ses regards leur pureté première, ternie par les visions de la terre.

Il oignit ses mains, pour qu'il leur fût pardonné de s'être saisi avec empressement des biens de ce monde.

Il oignit ses pieds, en demandant à Dieu de ne pas tenir compte de tous leurs pas dans les voies dangereuses et inutiles.

Et, incliné sur la couche funèbre, le prêtre récita la belle prière de départ des agonisants: « Partez de ce monde, âme chrétienne, au nom du Père tout puissant qui vous a créée; au nom de Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant qui a souffert pour vous, au nom du Saint Esprit dont vous avez reçu la plénitude. . . . . .

« Seigneur, ne tiens pas compte des

égarements de sa jeunesse et des péchés qu'il a commis dans l'ignorance d'alors, poussé par l'aiguillon et la flamme des mauvais désirs, mais reçois-le par ton infinie miséricorde dans le royaume de ta gloire. Que saint Michel Archange, le prince des milices du Ciel, lui soit en aide. Que les Anges viennent à sa rencontre pour l'introduire dans la Jérusalem céleste. »

Ainsi pria le prêtre. Et lorsqu'il se tut, les disciples, agenouillés et sanglotant toujours, se mirent à réciter de longues et douloureuses litanies, invoquant les puissances de la lumière pour leur Père mourant . . . . . Car c'était l'heure solennelle, l'heure effrayante, dont dépend toute l'éternité. . . . . A cette heure tous les esprits des ténèbres se réunissaient en un dernier assaut pour répandre le souffle glacé du doute dans l'âme de

l'agonisant, pour chercher à l'aveugler par des lumières trompeuses et par de fausses apparitions, et tâchant à le désespérer par de soudaines angoisses « Considère les grands péchés dont tu as chargé ta conscience pendant toute ta vie, lui soufflaient-ils à l'oreille ; tout ce que tu as fait a donc été fait en état de péché. Et, maintenant, tu ne peux plus trouver grâce. Dieu se détourne de toi ; blasphème-le et meurs ! Tu nous appartiens malgré tout. »

Les disciples virent avec effroi que le visage rayonnant de Giovanni s'assombrissait. Ils le virent élever la main droite faisant le geste de combattre un ennemi, et la refermer ensuite comme si elle tenait une épée ; et, dans l'angoisse de la mort, il répétait sans cesse les paroles que chante l'Eglise le Vendredi Saint à l'adora-

tion de la Croix : « Dieu saint, Dieu puissant, fais-moi miséricorde. »

Frissonnant de terreur, Francesco Vincenti saisit l'Evangile, et commença à lire la Passion de Notre-Seigneur selon saint Jean. Graduellement, à mesure que les paroles du Sauveur retentissaient au-dessus de sa couche, le visage du mourant se pacifiait de nouveau, il s'éclairait de plus en plus et brillait comme le jour naissant et, au moment même où Francesco prononçait ces mots : « Seigneur, je remets mon esprit entre vos mains », Giovanni Colombini inclina la tête et mourut.

CHAPITRE XII

Chantant, comme naguère, quand ils l'accompagnaient dans ses courses apostoliques, les disciples arrivèrent à Sienne portant le corps de leur maître, qu'ils déposèrent devant le maître-autel dans la chapelle du couvent des Bénédictines.

La nouvelle de la mort de Colombini se répandit comme une traînée de poudre dans la ville, et ceux qui l'avaient connu accoururent en hâte à Santa Bonda pour le voir une dernière fois.

Une femme âgée, vêtue de noir, s'empressa aussi vers l'église et devant elle tous s'effacèrent respectueusement pour la laisser passer : c'était l'épouse du défunt, c'était Biagia. Mais elle ne vit personne et marcha droit vers la bière auprès de laquelle elle se jeta à genoux en couvrant de baisers le visage, les mains et les pieds du mort. « Ah ! gémit-elle, je te revois enfin, visage chéri que pour l'amour de Jésus je n'ai pas embrassé depuis douze ans ! Je vous revois, beaux yeux bruns qui avez tant pleuré d'amour pour le Crucifié ! Je vous revois, blanches mains qui vous êtes durcies dans de grossiers travaux au service des pauvres, en soignant les malades et en nettoyant leurs demeures ! Je vous revois donc, pieds délicats qui vous êtes meurtris sur les routes pierreuses, blessés jusqu'au

sang par les épines et les cailloux tranchants ! Cher Giovanni, cœur loyal et sincère, tu as enfin reçu la récompense à laquelle tu aspirais : tu es mort en prêchant le saint Nom de Jésus

« Je ne pleure pas sur toi, Giovanni, mon bien aimé, mais sur moi-même. Tu vis éternellement dans la gloire, mais comment pourrai-je supporter de rester seule ici-bas ? Même lorsque nous étions séparés, je pouvais espérer te revoir, contempler de nouveau tes yeux et ton sourire, entendre ta voix chérie ! Je savais que nous vivions sur le même sol et qu'un même ciel s'étendait au-dessus de nos têtes. Mais à présent, hélas ! je pourrais parcourir le monde sans te trouver nulle part ! Jamais tu ne reviendras, avec tes disciples, frapper à ma porte. et tu ne me salueras plus « Biagia mia » !

« Ta langue est muette pour toujours, tes yeux sont clos, tes oreilles n'entendent pas mes plaintes. Ah ! y a-t-il dans toute la ville de Sienne une femme aussi malheureuse que ta pauvre Biagia ? »

Agenouillés auprès de la veuve éplorée, Catarina Colombini, les disciples, les mères, les épouses et les vierges pleuraient avec elle, mêlant leurs lamentations aux siennes.

Et, le jour suivant, l'évêque chanta la messe de *Requiem* pour le défunt, dont le cercueil était entouré des notables de la République, et qui fut accompagné à sa dernière demeure par tout le peuple de Sienne.

Cinq siècles se sont écoulés depuis lors. Mais de pieux pèlerins s'agenouillent encore dans l'église des Carmes, au tombeau de Colombini, et gravissent parmi les oliviers le chemin

qui mène aux ruines de Santa Bonda, hors de la Porte San Marco. Et chaque année, le dernier jour de juillet, Sienne honore la mémoire du vieux marchand qui vendit tous ses biens pour acheter la perle précieuse du royaume du Ciel, et qui livra sa vie, en proie au Feu Sacré de l'amour divin.

Explicit vita Beati Columbini de Senis.

Laus Deo !

ILLUSTRATIONS

(par Andrée Carof)

Frontispice.

Le Bienheureux Colombini en prière devant Saint-Pierre (Fresque du vieux Couvent des Jésuates à Sienne, par Girolamo del Guasta).

Paysage siennois (Buccianino, près de la Chartreuse de Maggiano).

Couvent de Santa Bonda.

Vannes. — Imprimerie Lafolye frères.

419341

922.2245 Jergensen, Johannes
AUTHOR
C 718 j Le feu sacre, vie, mirac
TITLE
les & mort du Bienheureux Giovanii
de Sienna.

922.2245 419341
C718j